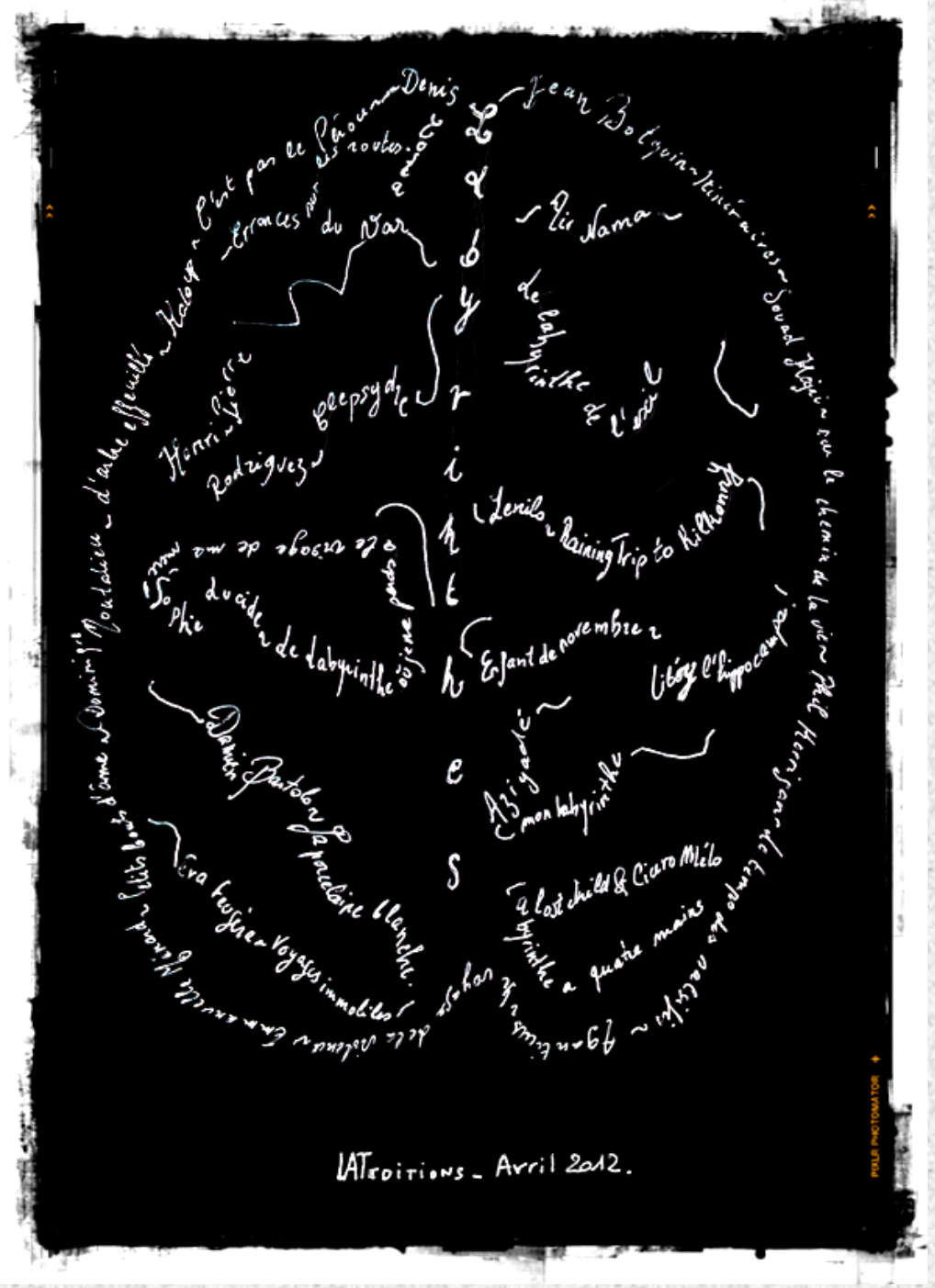
LABYRINTHE(S)



Recueil collectif LAT 2012

Jean Botquin
Air Nama ⭐ Aziyadé ⭐ Aganticus ⭐ Cicero Melo
Damien Bartolo ⭐ Denis Costa ⭐ Dominique Montalieu
Enfant de Novembre ⭐ H.P. Rodriguez ⭐ Emmanuelle Ménard
Kaloup ⭐ Lenilo ⭐ Phil Korrigan ⭐ Souad Hajri ⭐ Sophie Lucide

Photos : Tof' ⭐ Eva Feugère **Dessins** : Sophie Lucide

ITINÉRAIRES

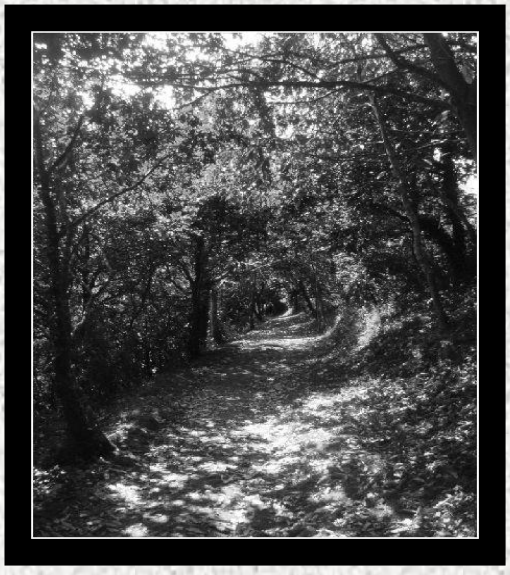
Jean Botquin

Chemin à la fois prêté et emprunté, chemin qui nous conduit vers une destination toujours inconnue. Itinéraire peut-être interdit. N'est-il pas sans arbre et sans ombre ? N'est-ce pas un chemin lunaire sur les toits de la ville ?
Nous ne voyons rien, même pas pointer le jour. Nous n'entendons rien, même en tendant l'oreille.

Défilent des hommes qui transportent des charges sans nom, très loin, et parfois à bout de bras, dans la position la plus douloureuse qu'il soit. Pareils à ceux qui, avant eux, sont passés sur le même chemin, avec des charges semblables qu'ils s'efforçaient de ne pas regarder pour ne pas leur donner de nom.

Jadis il traversait le jardin sans détours. C'était peut-être un chemin de soleil illuminé par le sourire des fleurs qui embaumaient nos gestes les plus tendres. Peut-être un chemin de neige où nos pas glissaient sans laisser d'empreintes. L'itinéraire semblait printanier même en hiver. La nuit, il suffisait de lever la tête pour entrer dans les étoiles jusqu'à l'aube.

Texte extrait de "Le front haut". J.B.



Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Sur le chemin de la vie p.3
Le temps des salsifis p.4
Le labyrinthe de l'exil p.26

SUR LE CHEMIN DE LA VIE

Souad Hajri

Tous les jours et à tout hasard, sur le chemin de la vie, je croise des êtres humains … Hommes ou Femmes… tous portent sur leur visages la trace du temps et le temps d'un passage, je les observe, les scrute et me pose des questions. Qui sont-ils ? A quoi rêvent-t-ils? Quelles envies répriment-ils ? Quelle est leur face réelle ? Quel rôle jouent-ils dans cette comédie de vie ?

Et l'envie de sonder leur intérieur, écouter leur monologue muet, dénuder leur facette dissimulée sous des sourires, des maquillages, des crispations me prend – que cache leur personnalité sous les parois de leur peau ? Celle qu'ils n'étalent pas…, par orgueil. Celle qu'ils camouflent…, par dignité. Celle qu'ils dissimulent.., par peur, allant jusqu'à faire « corps-commun » avec « la frustration » pour être un monsieur / madame tout le monde, passer inaperçu, ne pas choquer, ne pas être jugé – mais n'est-ce pas là un supplément de souffrance pour une vie qui n'en manque pas ?

Je les imagine la nuit, habillés par le noir, seuls, sans ces regards braqués sur eux. D'un coup l'ange ou le démon emprisonné se libère du corps et se réconcilie avec son âme. La personnalité spoliée refait surface. Plus besoin de se maîtriser – plus besoin d'étouffer ses envies, ni de réprimer ses fayeurs, ni de cacher ses larmes, ni de se murer dans le silence. Les visages et les corps en parfaite harmonie. La complicité s'installe – les sens se libèrent. La vie prend un autre sens – même misérable, elle retrouve un semblant de beauté puisque l'égo de cet homme, de cette femme s'exprime enfin librement.

L'écho de leurs chants d'amour remplit l'espace, leurs cris de désespoir déchirent le silence. Leurs rires hystériques transpercent les murs. Leurs larmes inondent la terre et les délivrent de tout le poids de leurs peines.

Le jour se lève… ces hommes, ces femmes, ces corps…. dénudés le temps d'une nuit, revêtent leurs habits de comédiens. Et comme toutes les autres fois, dans un tournant de notre existence, sur un chemin sans issue, sur un chemin qui ne mène nulle part , sur un chemin emprunté par hasard, sur un chemin sans mouvement, sur un chemin à grande circulation , sur un chemin asphalté ou dégoudronné, nos regards se croiseront et comme toutes les autres fois, je me poserai les mêmes questions.

***

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Le temps des salsifis ▶ p.4

Petit bout d'âme ▶ p.10

Le labyrinthe où je me perds... ▶ p.34

LE TEMPS DES SALSIFIS

Phil Korrigan

- Tu vois les gosses?
- Oui…
- N'use pas ta salive surtout.
- Oui, je vois les gosses… Ils sont en train de jouer sur la plage…
- Ils jouent à quoi?
- Je sais pas… A des trucs de gosses…

Avant de se replonger dans la lecture du quotidien local, il se les remémore ses jeux d'enfant. Ses combats contre des armées chimériques. Ses poursuites imaginaires dans les plaines sauvages du Far West. Ses duels au couteau avec les brigands qui détiennent la princesse. La branche morte de noisetier aux métamorphoses multiples. Carabine mettant en joue des Comanches sanguinaires. Epée transperçant les mutins d'un trois-mâts à la dérive. Lance clouant au sol le guerrier crétois venu défier l'empire romain… Ces jeux là et d'autres encore, faits de bric et de broc. Un caillou plat prétexte à ricochets. Un brin d'herbe dont on fait un sifflet. Une boite de conserve vide qui devient cible de jets de pierres puis balle folle et sonore entre des pieds agiles. Des jeux pour s'occuper, pour tromper l'ennui, pour s'évader sans cesse dans de nouveaux mondes, répliques fantasmées des feuilletons télévisés et des films qui attisent l'imagination… D'autres images lui reviennent en mémoire. Des goûts, des parfums aussi. L'eau de Cologne bon marché dont s'aspergeait sa grand-mère. Le flan aux œufs que sa mère confectionnait pour le goûter du jeudi. L'Antésite, et sa délicate odeur de réglisse, qu'il boit l'été après une balade en forêt. Des goûts et des dégoûts également. Les relents de tabac froid des cigares de son oncle. Et ces maudits salsifis et leur saveur amère qu'il déteste par dessus tout mais qu'il est obligé d'avaler contraint et forcé par un père qui sinon menace de lui supprimer l'argent de poche de la semaine…

- Tu as pensé au pain?
- J'irai tout à l'heure… A cette heure-ci, c'est la cohue. C'est à croire que tous les vacanciers se donnent le mot pour s'entasser au même moment dans la boulangerie. C'est ridicule… Onze heures et demie, c'est leur heure. Ils n'ont rien d'autre à faire de leur matinée mais c'est à onze heures et demie qu'ils vont rituellement s'agglutiner chez le boulanger… Des moutons… L'homme est un mouton de Panurge.
- Et moi, j'ai la chance de vivre avec un rebelle! Je suis mariée à un dangereux révolutionnaire! L'homme qui refuse d'aller chercher le pain à onze heures trente, ce qui somme toute est plutôt l'heure idéale pour avoir du pain pour midi, moment traditionnel du déjeuner en France. Grace à toi, mon Che Guevara de la boulange, nous ne sommes pas des moutons. Nous sommes des citoyens libres. Libres surtout de déjeuner sans pain…

Il hésite un instant à réagir à la provocation. Il choisit finalement de se taire et de replonger dans ses pensées. C'est vrai qu'il n'est plus qu'un rebelle de pacotille. Révolté, il l'a pourtant été, il y a bien longtemps lorsqu'à la fac il fréquentait les milieux anarchistes. C'est là qu'il a découvert Proudon et Bakounine dont les écrits ont forgé certaines de ses convictions les plus profondes. Du moins le pensait-il à l'époque… *La propriété c'est le vol. Vive l'amour libre. Non aux cadences infernales. A bas la calotte*. Il faut croire qu'il en va des aspirations de jeunesse comme des châteaux de sable sur la plage. Elles s'érodent avec le temps. Elles ne résistent pas à l'assaut répété de la vague des jours, à l'usure du quotidien. Aujourd'hui il est cadre dans une entreprise vouée au culte des profits et des bénéfices. Travailleur assidu, il n'a même pas participé à la dernière grève contre la réforme des retraites. Mari fidèle, père de deux enfants, il lui arrive même d'aller à l'église pour le mariage d'un cousin ou l'enterrement d'un collègue. Et il passe chaque année ses vacances au même endroit, la première quinzaine de juillet, sur la côte atlantique.

- On va au mini-golf cet après-midi?
- Avec le temps qu'il fait? Vaudrait mieux aller au cinéma…
- Ah, non pas le cinéma! On ne va tout de même pas s'enfermer pendant les vacances. Et puis la météo peut changer. Au bord de la mer, ça va très vite. Les nuages redescendent avec la marée et d'ici quelques heures c'est plein soleil.
- T'as déjà dit la même chose hier et avant-hier. Et avant-avant-hier. Et le soleil on l'attend toujours…
- De la faute à qui?
- Comment ça: de la faute à qui? Je ne suis pas maître du temps qu'il fait.
- Du temps non mais de notre lieu de villégiature certainement. C'est bien toi qui a voulu revenir ici. Moi j'avais proposé d'aller dans le Midi pour changer.
- C'est ça dans le Midi… Y'a pas de sable dans le midi. C'est que des plages de galets.
- Y'a peut-être pas de sable mais y'a du soleil…
- Du soleil oui et un monde fou sur les plages que t'as même pas la place pour étaler ta serviette de bain... Pourquoi faire de toute façon puisque c'est des galets.
- Qu'est-ce que tu as avec les galets? Tu nous fais une fixette?
- J'aime pas les galets! Ca fait mal aux pieds et c'est tout sauf agréable de s'allonger sur des cailloux.
- De toute façon, t'aimes rien…

A nouveau, il choisit de ne pas répondre. Elle a raison. C'est vrai qui n'aime plus rien. Il est exact que tout l'ennuie. Ces vacances comme le reste. C'est pourtant pas faute de lutter depuis des mois, des années contre cette neurasthénie qui drape son quotidien. Sans succès… Il a beau réfléchir à nouveau, il n'arrive toujours pas à mettre le doigt sur le début de ce que son médecin a qualifié un jour d'état dépressif… Il lui est impossible de

pointer l'élément déclencheur de cette dépréciation progressive de son existence. Après tout, il n'y a peut-être pas une raison précise à tout cela. Pas de raison particulière ou un ensemble de raisons. Quelque chose comme l'amas des renoncements, à l'aube de la cinquantaine, des ambitions du printemps de sa vie. L'époque où il s'imaginait guitariste dans un groupe de rock, célèbre dessinateur de bande-dessinées ou reporter-photographe à travers le monde. Ces années d'insouciance où il n'avait qu'un mot à la bouche « liberté » qu'il conjuguait à tous les temps. Celui de l'ivresse et des aventures amoureuses sans lendemain. Celui des drogues et des petits boulots à la semaine. Celui des voyages en stop et des logements de fortune. Ca et puis son corps qui commence à donner des signes de fatigue. L'essoufflement qui le gagne désormais dans des escaliers trop raides. Les courbatures qui peinent à se dissiper après un match de tennis avec des amis. Son foie, son estomac qui n'apprécient plus guère les excès de graisse et d'alcool. Et puis la misère du monde par dessus tout cela…
- A quoi tu penses?
- A la misère du monde…
- C'est gai… On est en vacances et monsieur se préoccupe des malheurs de la société. C'est un plaisir de vivre avec toi…
- Tu m'excuses: je suis encore un être humain. Et vacances ou pas, je me soucie du sort de mes contemporains et particulièrement de ceux qui souffrent. Y'a pas de bon ou de mauvais moment pour cela.
- C'est tout à ton honneur mais c'est pas en restant assis sur cette chaise et en lisant ton journal que tu vas y changer grand chose.
- C'est bien le problème… Cette impuissance qui est la nôtre à ne pouvoir influer sur les grands maux de la société.
- Et c'est une raison pour tirer la gueule du matin au soir? Pour nous imposer, à nos fils et à moi, en vacances - surtout en vacances - tes états d'âmes et ta tristesse chronique?
- Tu voudrais quoi? Que je m'affuble d'un nez de clown, d'un chapeau idiot, que je monte sur les tables pour chanter *« Y'a de la joie!»*.
- Sans aller jusque là, tu pourrais tout de même faire un effort. Te forcer à sourire. Etre plus aimable. Faire semblant d'être heureux de passer des vacances en famille.

Il soupire renonçant à se lancer dans une énième discussion sur son incapacité à s'obliger à être heureux à la demande. Il a conscience d'être une bien mauvaise compagnie mais il se trouve déjà bien bon d'avoir pris sur lui pour traverser la moitié de la France avec femme, enfants et bagages pour séjourner deux semaines dans un gite très quelconque loin de ses ouvrages de poésie et de sa collection de 33 tours des années soixante-dix… Il n'a pas le courage d'avouer cela à son épouse. D'afficher aussi crument son égoïsme, ses envies croissantes depuis des mois d'être seul, débarrassé d'une famille dont il se sent désormais totalement étranger. Il s'est surpris tout à l'heure à sourire à la lecture dans le journal d'un fait divers tragique. Le récit d'un homme qui a tué sa femme et ses gosses avant de prendre la fuite pour un

pays étranger. Il condamne bien entendu une telle extrémité mais il n'a pas pu s'empêcher un instant de se mettre à la place de cet homme; de l'envier une seconde d'avoir repris sa liberté avant de réaliser que cet acte dément avait finalement précipité ce criminel dans un nouvel enfermement bien plus tragique que celui qu'il pensait vivre… Il ne tuera jamais personne, ni lui, ni aucun membre de sa famille. Il va tranquillement finir son verre à la terrasse de ce bistrot. Il retournera sagement au travail d'ici une dizaine jours. Chaque soir ses fils viendront l'embrasser avant d'aller se coucher. Il les félicitera pour leurs bons résultats scolaires et les punira à chacune de leurs bêtises. Il n'oubliera pas en septembre l'anniversaire de son épouse. Il fêtera Noël avec ses beaux-parents probablement, comme de coutume, dans un chalet aux sports d'hiver. Il continuera chaque samedi à aller faire les courses pour la semaine dans le supermarché le plus proche de son domicile. Il passera une grande partie de ses soirées devant la télévision et quelques heures le week-end à écouter des disques ou à lire de la poésie. Il achètera du muguet au premier mai et ira faire un tour en ville fin juin le jour de la fête de la musique. Il reviendra passer ses vacances ici, l'an prochain, à la même période, dans le même gite. Et cette même séquence se répétera l'année suivante. Puis celle d'après. Et ainsi de suite… C'est sans doute ce que l'on appelle une petite vie tranquille. Celle qu'il n'a jamais souhaité avoir. Celle pourtant qui l'attend…

- Tu appelles les gosses, c'est l'heure de manger.
- Oui… Et je vais aller au pain… et nous irons au mini-golf cet après-midi.
- A la bonne heure. Je note que mes recommandations ont porté leurs fruits. Tu vois quand tu veux. C'est pas si difficile que ça de prendre sur soi. Finalement quand tu regardes bien, t'as tout pour être heureux.
- C'est ça oui… J'ai tout pour être heureux… Je me plains d'aise… Qu'est-ce qu'on mange à midi?
- Du rôti de porc avec des salsifis.

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Sur le chemin de la vie p.3
Petit bout d'âme p.10
Le labyrinthe de l'exil p.26

LE VOYAGE DE LA VIOLENCE

Aganticus

C'est dans un fracas assourdissant que je sors enfin de ma chambre, au cinquième étage du dépôt des livres scolaires où m'a installée, voici une heure à peine, un cerveau maléfique.

L'air est un peu froid en ce mois de novembre et beaucoup de gens, amassés sur les bords de Dealey Plaza, s'emmitouflent le nez en remontant le col de leur manteau.

Comme s'ils me voyaient, ils regardent dans ma direction d'un air surpris mais je n'ai que faire de leurs yeux interrogateurs car ma mission ne me permet pas de m'attarder sur leur sort.

Je continue mon voyage hyper rapide vers le centre de Dealey Plaza, là où un couple se pavane dans une immense décapotable bleue qui roule lentement au milieu de l'avenue.

Marionnettes ridicules, ils agitent les bras, sans doute pour saluer tous ces gens qui, pensent-ils, les admirent.
Mais ils ne me voient pas arriver et j'en profite pour continuer ma divine mission.

J'entre dans mon objectif par une trachée, encrassée par le goudron, qui m'accueille sans un mot.

Maintenant que je suis dans le PC de l'état major, je ne vais tout de même pas ressortir sans visiter la salle des archives, non ?
Des millions de gens aimeraient être à ma place pour voir des scènes secrètes du passé et c'est ce que je fais, sans vergogne : c'est la dernière fois que c'est possible…

Les images sans son se succèdent lentement.

Bob et Ted jouent en silence au golf pendant que Joe sermonne celui qui tient la caméra comme s'il n'avait pas eu la permission de filmer pendant que J Edgard branche des micros de surveillance.

Puis c'est Jackie qui se trémousse en maillot de bain en faisant semblant de ne pas voir la caméra ni celui qui enregistre ce moment qui doit rester inoubliable ; pourtant, à ses yeux complices, on sent bien qu'un lien indéfectible unit ces deux êtres.

Je continue ma visite voyeuriste et je vois Mr K en train de taper sur son pupitre avec sa chaussure devant une assemblée de vieux politiciens médusés et un barbu en treillis qui se baigne dans la baie des cochons en riant aux éclats.

Plus loin, Marilyn apparaît, à peine contenue dans sa blanche robe fourreau, tellement sexy qu'elle pourrait être un appel au pêché sans bouger un seul sourcil, mais, de ses lèvres si sensuelles, elle mime un "poupoupidou" de légende.

C'est en sortant de la cible qu' Harvey m'avait fixée que je vois le beau visage de Jackie décomposé par un rictus de surprise mélangé à celui de la peur.

Je m'en vais ensuite mourir dans les archives de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique, moi la petite balle calibre 6,5 mm, sortie du fusil de Lee Harvey Oswald, un Mannlicher-Carcano modèle 1938.

Et qui aurait pu penser, ce vingt deux novembre dix neuf cent soixante trois à Dallas, Texas, qu'un si petit voyage, qui dura exactement une seconde et douze centièmes entre la chambre de culasse du fusil et la tête de John Fitzgerald Kennedy, allait changer la face du monde ?

En tous cas pas ceux qui voyagent constamment dans la violence car trente huit ans plus tard, le onze septembre deux mille un, ils devaient ignorer que JFK n'avait jamais vu le Word Trade Center…

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Errance sur les routes du Var p.22

Raining trip to Kilkenny p.33

Clepsydre p.30

PETIT BOUT D'ÂME

Emmanuelle Ménard

Le soleil du matin allait bientôt installer la ville dans une brillance légère mais petit bout d'âme frissonnait de froid, de fatigue et de solitude. Combien de temps avait-elle erré ainsi dans le creux des campagnes et des cités ? Un jour, un an, un siècle ? Elle ne savait même plus, elle se rappelait seulement qu'elle avait réuni toutes ses forces et son courage et avait quitté leur tête et leur corps, définitivement! Petit bout d'âme ne regrettait pas cet acte de bravoure. Certes, la liberté avait un goût de pomme défendue et qui en aurait effrayé plus d'un mais trop c'est était trop! Ballotée le temps d'une existence, d'un soi-disant toit à un autre, elle avait fini par avoir le tournis d'un derviche tourbillonnant comme un débutant! Et puis ces toits, qui ressemblaient davantage à des murs friables, lépreux, n'avaient rien de rassurant. Loin de lui apporter la sécurité et un confort cinq étoiles, de la protéger des rudes hivers et des étés torrides, ces derniers, aux fissures et aux trouées parfois invisibles, laissaient pénétrer le vent des caprices et les humeurs orageuses. Dans ces moments tempétueux, elle avait le choix entre se coucher à raz d'un corps et patienter jusqu'au retour à une accalmie ou, saisie par un zèle héroïque, se tenir droite tel un bâton de sagesse et affronter l'ennemi de face au risque de tomber et de se rompre le cou! A quelle gymnastique impitoyable avait-elle dû se livrer pour demeurer ainsi sous ces drôles de toits et, coûte que coûte, résister à la tentation de la fuite, tantôt livrée à la course effrénée des désirs telle une nuée de chevaux en rut, tantôt freinée, voire arrêtée net devant l'ombre d'un doute et qui le faisait s'écrouler, ce toit! Oui, il s'agissait là d'une gymnastique quotidienne qui sollicitait la grâce et la souplesse du roseau, capable de se faire tout petit et de se blottir dans ce mot « fidélité » ; fidélité à ce toit ou à cette expression inconstante du vivant que petit bout d'âme s'évertuait à appeler son maître à défaut d'en connaître un autre ou d'être son propre maître à bord. Fidélité à ces hommes, à ces femmes, à ces animaux qui, un moment, le temps d'un passage sur la terre, l'avaient hébergée elle, pauvre orpheline tombée du ciel ou d'où l'on ne sait où et qui, même si elle n'avait jamais eu d'âge, se sentait parfois jeune parfois vieille, au gré de ses abris de fortune l'emportant sous leur aile faussement tutélaire. Contorsions, courbatures, hématomes, saignement aux quatre veines, déchirures du ligament… Petit bout d'âme avait passé la porte de toutes ces maisons au prix de ces épreuves et de ces blessures; brave parmi les braves, aveugle parmi les aveugles, bornée parmi les bornées, ou encore inconsciente parmi les inconscientes… Au lecteur de décider.

Une minute, une heure, une journée, une année, un siècle, passé à

séjourner au centre épidermique de l'espèce humaine et animale puis soudain cette volteface, ce besoin impérieux de faire tout sauter… Les serrures, les boulons, les gongs, pour humer à pleins poumons l'air de la rue, l'aventure du pavé, du pas perdu sous les ponts, sur les chemins de traverse, dans les ornières des sentiers pas encore battus. Pourquoi ce revirement brutal, cette échappée belle, cette ultime trahison à ce maître de toujours? Petit bout d'âme, si elle avait été assignée au tribunal, aurait pu ainsi s'expliquer devant les juges et les jurés dans les grandes lignes mais lui restaient, à charge de défense, quelques souvenirs encore vivaces; des souvenirs qui n'étaient autre que des êtres en chair et en os, lesquels, les derniers sur la liste, avaient été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, la petite molécule moutonnée de trop sur l'océan, la vague déferlante détrônant ses deux plus grandes vertus, la patience et l'espérance.

Les rues sont encore vides et petit bout d'âme qui, désormais, s'est extirpée de sa dernière coquille, se sent bien nue devant l'immensité déserte de la ville. Alors, pour se donner du cœur au ventre et des jambes afin d'aller de l'avant, elle se met à parler au soleil, à lui faire des confidences en lui narrant par le menu et aussi loin qu'elle s'en souvienne, la vie à la fois sinueuse et confinée qu'elle a pu mener du temps où elle se tapissait à l'ombre d'un cœur animal et/ou humain, voyageant régulièrement d'une extrémité à l'autre, des pieds jusqu'à la tête et de la tête aux pieds, allers-retours indispensables à sa survie sous peine de crampe mortelle.
C'est ainsi qu'elle commença par lui raconter ses aventures sous les toits à plumes, autrement dit la famille des gallinacées, passant non pas du coq à l'âne mais du coq à la poule! Pauvre petit bout d'âme et pauvre coq! Prénommé Cocorico pour sa lourde charge - il devait « cocoricoter » l'ouverture et la fermeture de la journée - ce dernier ne ronflait que d'un œil. C'était bien simple, sous ce toit prêt à toute heure au garde à vous, petit bout d'âme, incapable de trouver le sommeil réparateur, passait son temps à bailler, et ce timbre clair et retentissant qui sonnait le branlebas de combat à quelques kilomètres à la ronde avait fini par l'abrutir complètement. Sans compter le succès éreintant de ce jeune premier auprès de ces dames qui, avec son camail amoureusement peigné, son plastron proéminent, ses petites et grandes faucilles flambant neuf, ses ergots manucurés et ses barbilles rasés de frais, se pavanait tel le roi-soleil au milieu du centre de sa basse-cour, faisant le beau. Pauvre Cocorico, malgré ses airs de tombeur, il possédait un cœur de beurre qui n'avait pas résisté au charme décadent de Marie crève-cœur et, en proie à un chagrin d'amour, il s'était donné romantiquement la mort en se jetant de son perchoir; tout cela pour finir dans un plat à faïence, le bec ouvert et les fesses à l'air marinant dans

le vin!
Afin de rattraper tout ce sommeil perdu, petit bout d'âme avait alors jeté son dévolu sur la plus paresseuse des poules, baptisée « l'avachie » par les mauvaises langues et « la belle endormie » par les bonnes. Finaude comme elle était, celle-ci s'inventait chaque jour une nouvelle maladie pour avoir la paix. Hélas, petit bout d'âme n'avait pu jouir de cette reposante villégiature que sur une courte durée. Le fils du fermier, du haut de ses sept-ans, avait vite profité de ces interminables siestes pour, ni une ni deux, passer le collier au cou de la poule et en faire son petit chien de service en la traînant au bout d'une laisse dans le pré-carré de sa chambre. La fin était prévisible: lasse de nettoyer à l'éponge et à grands seaux d'eau les frasques et excentricités de son fiston, la fermière avait réglé le problème avec une casserole et la recette de la poule au pot. Petit bout d'âme avait alors eu l'embarras du choix: irait-elle chercher refuge chez Flora la rousse, l'adjointe de feu Cocorico, laquelle réputée pour l'acuité de ses idées et porte-parole de la gente féminine, inspirait le respect tout en respirant une autorité presque virile? Se risquerait-elle à prendre logis chez Blanchette la rouge, l'érudite révolutionnaire qui ne jurait que par les Etats-Généraux, les bombes fumigènes, l'enclume et le marteau, galvanisant les foules à coups de « Allez-vous baisser la crête? », « Allez-vous rejoindre la boucherie chevaline? », « Allez-vous continuer à raser les grilles de vos cages et ramper comme des chenilles que vous n'êtes pas ? », « Allez-vous vous résigner à trépasser pour nourrir ces estomacs tyranniques et sanguinaires qui pratiquent le tournebroche les beaux soirs d'été et font ripaille le dimanche? »? Céderait-elle à la tentation de la coquetterie avec la Cochinchinoise, poule racée au sang exotique et taillée à la manière de ces précieuses qui, de surcroît, se targuait de ses œufs comme s'il s'était agi d'une marque déposée? Ou encore avec Marie crève-cœur, cette jeune poule en fleur à la beauté fatale pour le coq, et qui passait son temps à se regarder dans l'eau d'un baquet tout en cassant de la graine sur ses pairs à la plume terne et à l'ergot mal briqué ? Résisterait-elle à l'invitation du Carpe Diem avec Boule de gomme, poule grassouillette et truculente dont l'espérance de vie était à fortiori limitée ? Finalement, dans un élan de bon sens, elle avait opté pour Rose fanée, une poule un peu vieille fille bâtie sur un tas d'os et la plume en épis, qui n'inspirait guère le coup de fourchette et promettait ainsi une longue vie. En vérité, petit bout d'âme avait fait un mauvais calcul puisque cette dernière, dévouée aux causes perdues, s'était fait passer in extremis pour une autre poule, se jetant sous le couperet du couteau de la fermière.
Fatiguée alors de s'abriter sous des toits aussi précaires et dont la date limite tombait forcément un dimanche ou un jour de fête, petit bout d'âme s'essaya à d'autres vies animales. C'est ainsi

qu’elle partit s’encanailler avec les canards dans la mare au diable puis, lasse de faire des ronds dans l’eau, elle alla voler de branche en branche avec les oiseaux puis, lasse de jouer à Tarzan et prise de vertige à force de flirter avec le ciel et de faire de la haute voltige, elle se lova dans la queue d’une vache puis, fourbue d’avoir à fouetter inlassablement les mouches et ennuyée de brouter toujours la même herbe, elle sauta sans crier gare dans la gueule d’un chat puis, épuisée de courir après la queue de la souris, elle partit se vautrer dans la paille chaude d’un clapier puis, en ayant assez de se faire les dents sur une carotte, elle troqua sa vie de lapin contre une vie plus civilisée, résolument humaine, atterrissant toutes ailes dehors à Paris, dans un bar à hôtesses, « l’Eden », un petit paradis qui avait bien réussi sa chute! Il fallait dire aussi que son long séjour dans ce poulailler presque trop humain avait vite réveillé sa curiosité sur l’homme avec un grand « h »!

Elle vécut ainsi quelques temps chez Milady, toit aux formes et au coeur généreux qui invitait les hommes esseulés et les naufragés de l’amour à s’asseoir dans ces fauteuils où l’on s’installait profondément comme dans un rêve. D’emblée petit bout d’âme s’était sentie utile dans cet espace de chair qui « ne couchait pas » mais caressait les blessures d’autrui de sa voix suave et mélodieuse. Tous ces hommes en détresse offraient à Milady, servie dans un verre, une raison de vivre, d’aimer son métier et d’en faire un sacerdoce. Le verre, c’était là toute sa philosophie… Le verre vide devant soi, cette vie qu’on transformait en existence si on voulait bien le remplir, ce verre! Elle s’évertuait ainsi à remplir le sien en versant un peu dans chaque verre et, tous les soirs, partait à la conquête de ces territoires désolés comme les nouveaux colons avaient conquis l’Ouest mais sans bain de sang. Elle s’évertuait ainsi… Attelée à sa noble mission, jusqu’au jour où elle, la cover-girl bretonne à la grâce auréolée, la petit sœur de jésus et grande prêtresse de l’amour, l’oiseau nocturne à l’envergure d’un cœur sans pareil, avait fait plouf dans un verre en y laissant ses plumes. Petit bout d’âme n’avait jamais compris… Son toit s’était écroulé du jour où un magnat de l’industrie avait passé la porte. Beau gars lustré sous toutes les coutures et dont l’embonpoint du portefeuille forçait le respect, ce dernier n’avait considéré cette dernière que comme un coup de balai dans le grenier qu’était son mariage.
Après cette fin tragique, petit bout d’âme avait eu de nouveau l’embarras du choix. Elle fut d’abord tentée de s’abriter chez les fidèles, qui lui faisaient penser à de vieux loups marins naviguant sur le radeau de la méduse; cependant, devant une telle brochette de cœurs désoeuvrés, il y avait de quoi hésiter! Ces toits abritaient-ils une vraie maison, avec plusieurs étages et des pièces confortablement meublées? Ils lui paraissaient si vides

soudainement, si désespérément pleins de ce vide qu'elle n'aurait pu remplir à elle seule. Et lequel choisir ? Robert, le bourlingueur rangé des voyages, qui ne cessait de radoter sur l'immensité et la beauté de la nature en comparant les parisiens à des sardines en boite « s'ennuyant ferme dans leur huile au dioxyde de carbone! »? Aziz, le jeune marocain un peu illuminé, pour ne pas dire allumé par un pétard de circonstance, et qui ne jurait que par Mars, ultime destination où tous les hommes seraient égaux parce que tous immigrés, et où la couleur comme la religion ne voudraient plus rien dire puisque, entre temps, tous les morceaux du puzzle auraient été mélangés et les cartes, redistribuées? Le « grand chauffeur », chouchou de Milady, qui lui avait donné ce surnom parce que, sous ses airs un peu bourrus, il était fier de transporter « un morceau d'humanité dans son bus »; fier et touché « d'avoir quotidiennement à charge toutes ces âmes » et « qui n'en menaient pas large » quand il freinait brusquement à cause d'un « abruti distrait par une belle paire de jambes » ou un de ces chauffards qui « prenaient leur Gsm pour une boucle d'oreille! »? Ou bien Max, ce drôle d'écrivaillon dont le stylo était le prolongement naturel de la main et qui, considéré par les uns comme l'idiot du quartier et par les autres comme un sage un peu fou ou un fou un peu sage, passait ses journées à aller à la cueillette des mots ? Des mots, disait-il, qui avaient le malheur de prendre la poudre d'escampette dès qu'il mettait la main dessus et qui voltigeaient autour de lui en lui ricanant au nez tels de petits démons aux ailes pas très catholiques!
Petit bout d'âme, échaudée par toutes ses aventures et mésaventures précédentes, renonça à cette ronde androïde pour faire son nid sous un toit à la tôle, certes, froissée par les années, mais qui lui promettait de belles vacances, voire un repos certain, puisque ce toit se rendait tous les jours sous un toit plus grand, que les humains appelaient « église », afin sans doute de se donner des repères et des garde-fous dans cet infini azuré aux rayons tantôt menaçants, tantôt prometteurs. Comme il n'y avait que deux cent mètres pour séparer le blanc du jaune, à savoir le monde des sens du monde de l'encens, petit bout d'âme n'avait eu aucune difficulté à trouver ce havre de paix qu'était la vieille dame dévote et qui se faisait appeler mademoiselle Angèle par les commerçants du coin. Au début, l'idylle fut parfaite, et enivrée par ces saintes odeurs et le vin de messe, elle attendait le lendemain avec impatience! Que demander de plus ? Il y avait les chants des enfants de choeur pour la dorloter; le pain, l'eau bénite et le bouillon du soir pour la nourrir et l'hydrater; les petites sorties dans le jardin public pour se distraire en s'occupant des pigeons et en regardant les mamans jouer avec leurs enfants; les « Feux de l'amour » à 14 heures pour bien commencer l'après-midi et les « Chiffres et les lettres » à 18 heures pour clôturer la journée en étant sûr de ne pas mourir

bête; les courses au supermarché, chez le boulanger, et parfois chez le boucher quand on voulait bien s'accorder le luxe d'un petit coup de folie; les visites, de plus en plus espacées et de plus en plus furtives des petits neveux, avec la pâtisserie du dimanche et la sempiternelle petite phrase en guise d'adieu à défaut de se confondre en excuses, « Tu as bonne mine, tantine, tu nous enterras tous ! »; sans compter toutes ces prières, qui vous mettaient du baume au cœur, vous redonnant l'espoir d'une vie meilleure ici bas ou ailleurs… Oui, que demander de plus sinon un peu plus de vie, de champagne, dans « ce verre assurément bien rempli » comme aurait dit Milady, mais plein de cette eau minérale plate qui ne faisait que rajouter de la fadeur à la fadeur du quotidien; un verre dont la transparence était à l'image de ces jours réglés comme une boite à musique; un verre qui paraissait incassable puisque madame Angèle, malgré son grand âge, s'obstinait à ne pas mourir!
C'était là, au fond de cette prison ni dorée ni argentée mais plutôt chenue, que petit bout d'âme s'était résolue à cette règle, ô combien sacrilège, du « sans toit ni loi » qui la reléguait au rang des espèces nues et sans défense, à l'instar de la première Eve, incarnation d'une vie dissolue et vite jetée aux oubliettes de l'Histoire de l'humanité. C'était là, oui, là ou jamais l'occasion de sauter le mur de ce terrible dilemme pour ne plus avoir à se cogner la tête contre une vie à mourir d'ennui ou une vie à mourir tout court; une vie qui, animale ou humaine, finissait toujours par battre de l'aile…

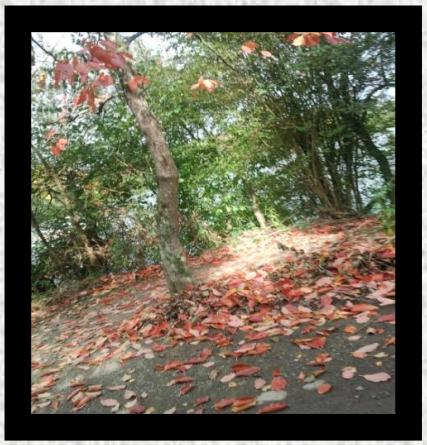
Petit bout d'âme regarda le soleil d'un air interrogateur et, toute intimidée, lui demanda s'il était possible de trouver asile chez lui, du moins quelques temps, le temps de se refaire une santé. Celui-ci, un peu distrait parce qu'il s'était mis à jouer avec les ombres, la rabroua d'un rayon clair et sonore, déclarant qu'il n'avait pas besoin de compagnie, qu'il avait bien assez à faire comme ça avec la lune et que d'ailleurs, ça ferait du remue-ménage! Et puis quoi encore, pour qui le prenait-elle ? Pour un brasero ? Un centre de soins et beauté ? Un centre pour se faire des UV ? Et puis surtout, surtout, le soleil se suffisait à lui-même; pourquoi aller s'embarrasser d'une âme quand on avait pour soi la lumière, le feu, l'éclat incandescent, c'est-à-dire tout ? Pourquoi s'enquiquiner avec tous ces gadgets dont se vantaient surtout les hommes ? Petit bout d'âme se mit alors à pleurer, regrettant presque d'avoir brisé ce cercle magique qui, bien qu'ayant fait d'elle une sans domicile fixe, une SDF, lui avait toujours permis d'avoir un toit.
Soudain, un bruit la fit sursauter: en face du trottoir où s'elle s'était assise, on remontait le rideau de fer d'un magasin qui laissait découvrir une vitrine de jouets au beau milieu desquels trônait un ours en peluche. Clin d'œil du destin ou clin d'œil de

l’ours, elle eut alors une révélation: c’était là, blottie entre ces poils douillets, qu’elle trouverait sa demeure éternelle; un abri qui ne serait plus soumis aux aléas de l’existence même s’il y avait toujours le risque qu’il passât de mains d’enfant à mains d’enfant… Mais au royaume de l’enfance, le rire n’est-il pas roi et l’insouciance, reine ?

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :
C'est pas le Pérou ! p.20
L'arbre effeuillé p.19
Sur les routes du Var p.22

L'ARBRE EFFEUILLE

Dominique Montalieu



Le printemps était revenu :
Une feuille…
Pudique, l'arbre n'était plus nu
L'hiver faisait son deuil.

Hélas, c'était le printemps
De la guerre
Et comme aux vilains temps
Comme naguère

Des maquis les armes
Allaient tirer
Aux amoureuses des larmes
Par la mort attirées.

De l'arbre ne resta que la croûte
La feuille…
Etait sa feuille de route.
A l'orée, l'accueil

Ne fut pas enjôleur
Au coin du bois
Attendait le sergent enrôleur
« Je l'aurai » entendit l'arbre aux abois.

Il n'était pas dur de
La feuille…
Et courageux : mais en moins de deux
On dut en faire le deuil :

Haché menu,
Entre quatre planches
Il est revenu :
La feuille en est blanche…

Retour à "Itinéraire" p.2

C'EST PAS LE PÉROU!

Kaloup

Il y a dans ces derniers préparatifs, ces heures, ces jours entre chien et loup où la pharmacie se complète, où le trousseau s'étoffe voire s'allège, quand les dernières infos tombent par mail, et que les conseils ou autres avis parfois contradictoires aiguisent les langues, il y a cette chaleur des yeux si le mot Pérou est prononcé! Sésame qui évoque un ailleurs assuré, radieux et lointain.

Il a beau faire froid sibérien actuellement ici, l'évocation du Pérou donne chaud! C'est l'été là-bas, que calor! Pourtant, il s'avérera sans doute qu'au-delà de 4500 mètres d'altitude, on va nous aussi avoir nos températures frisquettes!
Du Pérou, on saura sortir de l'image d'Epinal, exotique et surfaite grâce au réseau d'Hector et Alita, amis de toujours avec qui nous allons cheminer peut-être même un peu!
Oui, le Pérou est un paradis au passé chaotique et sanglant, un pays aux vastes cultures ancestrales, terres vénérables et peuples métissés vénérés ou haïs!
Oui, le Pérou! LE Pérou, quoi!

« C'est pas le Pérou ! »
Signification: C'est une somme modeste. Ça ne rapporte pas beaucoup. Ce n'est pas grand-chose.
Origine: L'Eldorado, le pays de l'or, a longtemps fait rêver les Européens au XVIe siècle, lorsqu'ils ont mené de nombreuses expéditions en Amérique du Sud, avec l'espoir d'y dénicher le fameux pays -selon les racontars de l'explorateur espagnol Esteban José Martínez Fernández y Martínez de la Sierra - le fameux pays dont le prince se faisait saupoudrer d'or de la tête aux pieds chaque matin.

Parmi les multiples explorations et pillages du continent latino-américain qui s'enchaînent inéluctablement, c'est en 1532 que Francisco Pizarro défait les Incas au Pérou en capturant leur roi Atahualpa et en massacrant jusqu'à 20 000 des personnes qui l'accompagnaient dans le piège que le conquistador avait tendu.

Le roi prisonnier fait alors livrer aux Espagnols de très grandes quantités d'or et d'argent en échange d'une libération qu'il n'obtiendra jamais puisqu'il sera garrotté dans sa prison en 1533. Cet or sera ramené en Espagne par un des frères de Pizarro.
C'est ce symbole de richesse qu'était le Pérou qui, en 1661, a fait d'abord apparaître le nom commun « pérou » pour désigner un trésor ou une fortune. Puis, c'est en 1790 que sont nées aussi bien la version positive de l'expression (« c'est le Pérou! ») que la négative, (« Ce n'est pas le Pérou! ») beaucoup plus utilisée aujourd'hui.

Pas question de jouer le remake du sordide Francisco! Mais bien plutôt... rendre hommage aux descendants d'Atahualpa! Retrouver le chemin des Incas, 20 000 de leurs dépouilles, toujours là, enfouies dans les mémoires laineuses du peuple d'ici, sous les reliefs vertigineux de la cordillère; chaque blessure des Espagnols, chaque cri des Indiens est inscrit sur l'écorce d'un arbre, dans les replis secrets d'une femelle caillou, dans les danses enrubannées, dans les cuisses d'un cochon d'Inde grillé…
Suivre la trace de ces pas-là, chausser les bottes en cuir d'alpaga ou les sandales des Indiens tricoteurs en mouvement...
Rester pieds nus, immobile et devenir vieux comme un chemin!
Vive le temps qui passe!

***

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :
Mon labyrinthe p.42
Libérez l'hippocampe ! p.37
La porcelaine blanche p.38

ERRANCES SUR LES ROUTES DU VAR, UNE NUIT D'HIVER SANS LUNE.

Denis Costa

Il était un peu plus de minuit. Les discussions de fin de repas avec mon ami Fred et sa compagne nous entraînèrent dans les sables mouvants de la politique. Leurs propos taillés à la serpe fusèrent et retentirent dans mon cortex comme autant d'agressions contre mes idées « libérales avancées » dont je tentai en vain de convaincre mes interlocuteurs. Dehors, il faisait froid, mais la neige avait fondu et je m'interrogeai sur la suite à donner à la soirée, tout en faisant virevolter ma tasse de café pour mélanger les cristaux de sucre avec les dernières gouttes du précieux nectar. Le choix s'imposa entre un retour derechef sur Toulon et un petit dodo chez mes hôtes du côté de Marseille. Fred me proposa le canapé, mais l'ambiance enfumée de tabac brun m'incita à opter pour la première solution, d'autant que je n'avais pas pris de brosse à dent, ni rien d'autre qui m'aurait évité de dormir à poil à quelques mètres du couple, dans un canapé même pas lit... Je n'hésitai pas longtemps, même si la soirée fut bien arrosée. Deux Pastis coulaient dans mes veines ainsi que trois verres de Sangiovese, un cépage toscan introuvable en France que j'avais rapporté d'un récent périple en Italie. C'était bien peu au regard de ce que je buvais d'ordinaire chez ces amis marseillais... Avais-je fait le bon choix ? J'assumerai quoiqu'il en soit et je roulerai pénard sur la quarantaine de kilomètres d'autoroute qui me séparait de Toulon. Quelques effusions plus tard, je m'installai dans ma Punto, dont je débarrassai d'un coup d'essuie-glace les quelques traces de flocon restées collées sur le pare-brise. Je sortis prestement du lotissement en évitant de faire rugir le moteur pour ne pas réveiller le bon peuple. Je constatai avec soulagement que la chaussée se faisait plus propre au fur et à mesure que je progressais sur les voies obscures et désertes de la capitale phocéenne. La température extérieure indiquait -2° sur l'ordinateur de bord et je roulai prudemment, bercé par les mélodies archi-rabâchées de Radio Nostalgie. A l'écoute de cette radio, on ne progresse guère dans sa culture musicale, mais au moins, la musique diffusée sur les ondes n'agresse pas les tympans. Je m'engageai confiant sur l'autoroute Est de Marseille. Mais à hauteur de la bifurcation d'Aubagne, amère surprise : deux camionnettes de la DDE bloquèrent l'accès à la bretelle de Toulon. « A 50 coupée, déviation par l'A 52 », prévint laconiquement un panneau jaune de signalisation. Un « Merde ! » retentissant fut ma première réaction. Ces cons avaient bloqué mon autoroute alors même que la chaussée semblait dégagée… J'avais bien compris qu'une forte tempête de neige s'était abattue sur cette autoroute, mais ça, c'était en fin d'après-midi ! Depuis, les chutes de neige ayant cessé, la situation devait s'être améliorée… L'esprit embrumé, je m'engageai sur l'A52 et ne pris conscience de l'impact de cette déviation que plusieurs kilomètres plus tard. Je devrai me déporter sur Aix pour prendre ensuite l'embranchement Nice, puis Toulon. J'enrageais... Cela ferait des frais supplémentaires à acquitter en droit de péage, un surcoût de

près de quatre à cinq euros, une conso d'essence accrue, c'était vraiment pas le moment, et par-dessus tout, un rallongement du trajet d'une bonne vingtaine de minutes au mieux ! Moi qui avais prévu un retour rapide sur Toulon avant de m'enrouler dans des draps bien chauds… L'autoroute devint glissante, le tapis blanc réapparut sur la chaussée bien qu'il ne neigeait plus depuis belle lurette. Je pris soudain conscience que j'étais seul sur cet itinéraire cotonneux. J'actionnai alors les feux de croisement et coupai la série de slows de Radio Nostalgie qui me rappela par trop, l'adolescent boutonneux et timide que j'étais, à la recherche d'une cavalière qui par charité chrétienne, aurait fini par accepter une danse. Je fis quelques dérapages à vitesse modérée, heureusement sans gravité, vu que ma connerie n'était partagée que par moi-même. Je sommeillais au volant et regrettais mon choix un peu trop présomptueux. *Tu aurais dû insister, Fred, insister…* C'était tout juste si je ne le blâmais pas de n'avoir pas réussi à me convaincre de rester passer la nuit dans son canapé mou… Mais où étaient donc passées les sableuses saleuses de la DDE ? Ah oui, comme par hasard, elles défilèrent dans le sens opposé, avec leurs gyrophares flamboyants. Un vrai pied de nez… J'errai dans cet enfer qui devint un enfer blanc, et les sueurs froides m'envahirent le visage, non du fait de l'alcool, mais dès la prise de conscience que je n'étais pas précisément là où je pensais être de prime abord… La déviation serait beaucoup plus conséquente, avec des conséquences plus conséquentes encore. Ne parvenant pas à la gare de péage espérée, je pris soudain toute la mesure du désastre lorsque je parvins à l'embranchement de Nice sur l'autoroute A 8. Je passai sans aucune transition, d'un désert blanc à la brume grasse et collante dont me gratifia la multitude de camions internationaux qui affrontèrent gaillardement, les intempéries d'hiver contre vents et marées… Pourquoi donc n'avais-je pas opté pour la sortie à Aubagne, lorsqu'il en était encore temps ! J'aurais pu ainsi longer le littoral préservé de neige et m'endormir quelques encablures plus tard dans les bras de Morphée. Décidément, la fatigue et l'alcool ne sont pas bons conseillers, ils n'ont fait que prolonger mon errance nocturne…

Je ne sommeillais plus, tous mes sens étaient en alerte, guettant le moindre incident possible. Ne cherchez plus ! Le seul automobiliste égaré dans le Golgotha, c'était moi, moi au milieu de camionneurs slovaques, portugais, polonais et italiens… Je me hardis à dépasser l'un de ces gros bahuts, puis un deuxième et un troisième. J'accélérais l'allure, à la limite de la vitesse autorisée, sur chaussée sèche… Un quatrième bahut, sur la file de gauche, me colla ses pleins phares dans les rétros, de quoi m'inciter à enclencher le turbo afin de le distancer. Mais il revint bientôt à ma hauteur. Je crus décerner le son rauque de son klaxon. Je me remémorais ce film américain terrifiant, où s'engagea une course poursuite à la vie, à la mort, entre un énorme bahut crachant ses fumées noires par deux longs tuyaux élevés hauts dans le ciel, et un couple de vacanciers dans sa Oldsmobile au look seventies, sur une route, en plein cœur du désert de l'Arkansas ou d'ailleurs… Je n'avais aucunement

l'intention de terminer en charpie comme l'avait évité de justesse ce couple d'américains en goguette ! Je dépassais les camions en enfilade, sans coup férir, mais surtout sans aucune visibilité, tant leurs épais nuages d'embrun venaient obscurcir plus encore mon pare-brise. Je faisais confiance à mon char, comme on dit au Québec, un char déjà papy, vu les kilomètres au compteur, mais un char docile et pas bégueule qui ne s'était jamais dérobé. Une fois débarrassé des files de camions, je devinais dans la pénombre, la forêt des Maures aux pins immaculés qui défila des deux côtés de l'autoroute. D'ordinaire, je me serais extasié devant tant de beauté sauvage. Ce soir, je maugréais en me lançant de temps à autre des « putains de merde, je ne suis pas prêt d'arriver ! ». J'enchaînai les kilomètres sans rencontrer la sortie que j'attendais : Toulon, eh oui, T.O.U.L.O.N, vous savez l'un des plus grands ports militaires de France, le chef-lieu, la préfecture du Var, c'est quand même pas sorcier ! Au lieu de ça, on me proposa des sorties aux noms exotiques, voire ésotériques, Trifouillis-les-Oies, Grimbeule-la-Pataudière et autre Rochemure-les-Chapeliers, des villages perdus, peuplés d'autant habitants qu'il y a de cheveux sur la tête à Marcel ! De cette autoroute, je ne connaissais que le tronçon Le Luc, frontière italienne ; frontière italienne, Le Luc, que je me serais autorisé à sillonner dans les deux sens, les yeux bandés, tant j'en avais l'habitude. Mais là, franchement… Oups, je suis mal ! Les panneaux bleus me prévinrent de l'imminence des sorties Saint-Raphaël, Fréjus… Je m'éloignais bien trop de ma bonne vieille ville de Toulon, et par la même occasion de mon lit douillet… Pourquoi pas la sortie Nice ou Cannes pendant que vous y êtes ! Il était plus que temps que je prenne une décision, et la bonne, si possible ! L'horloge digitale de ma Punto indiqua une heure cinq du matin et la température extérieure était descendue à -4°… Déjà près d'une heure dans ma caisse à savon et rien ne me prédestinait à l'optimisme ! *Tu aurais dû insister, Fred, insister…* Faisons le point, tranquillement, sereinement… Cool, restons cool... J'entrebâillai une fenêtre afin de m'oxygéner les neurones. Après tout, aujourd'hui, c'est déjà demain et demain, c'est aujourd'hui samedi, et samedi, c'est le début du week-end. Pas de rendez-vous particulier, ni de programme en vue… J'aperçus des lueurs orangées là-bas dans le lointain, certainement une grande ville… Bingo ! Un panneau indicateur me renseigna : Brignoles, c'est Brignoles qui au loin, scintillait de tous ses feux. Je n'y étais jamais rentré, mais l'itinéraire Brignoles Toulon ne m'était pas étranger. Je l'avais emprunté plus d'une fois avec ma moitié, de jour évidemment, au printemps ou l'été... *Alea jacta est*, promis, juré, craché, ce sera ma bravade, mon défi ! Je m'engageai sur la bretelle de sortie. A la gare de péage, pas âme qui vive, comme d'hab. Une machine me parla, je dus acquitter mon obole. Je dus fouiller dans les poches encombrées de ma lourde parka, mais la ceinture de sécurité m'empêcha d'y accéder. Je décrochai la ceinture et retirai ma parka que j'avais gardée sur moi, ayant imaginé un retour rapide et paisible, histoire de chauffer le moteur. J'abandonnai à regret un billet de vingt et récupérai la monnaie, il y avait plein de pièces dans le bénitier. Pas une

seule ne devait tomber à terre. La barrière se leva. Un vent de liberté souffla sur ma frêle embarcation. La neige était partout, lourde, épaisse, mais qu'importe, j'aperçus le panneau salvateur : Toulon, 48 kilomètres. J'avais fait le bon choix. J'enroulai alors les multiples ronds-points, rasséréné. Je savais d'expérience qu'avant, pendant et après chacun d'entre-eux, se dressent, majestueux, des panneaux indicateurs. La grande ville se rapprocha, mais la neige au sol persistait. Quelques véhicules jonchaient, abandonnés, tous feux éteints, dans les fossés ou au bord d'un talus. Je roulais en quatrième, voire en troisième pour ne pas me déporter dans les virages, seul avec moi-même, en fredonnant là-bas de Jean-Jacques Goldman, lorsque soudain, ce fut l'apparition. Là-bas, justement, au bout de la ligne droite, ébloui par mes phares, se tenait un sanglier. Sa silhouette animale se détachait de façon incroyablement précise dans le paradis blanc. On y voyait comme en plein jour. Je ralentis sans freiner pour m'approcher sans l'effrayer. La bête resta immobile, au bord de la route, le regard perdu dans ma direction. Nos regards se croisèrent, tout en ralenti, filmés en flash-back comme dans une séquence intimiste. Du Truffaut ou du Jean-Luc Godard plus que du Steven Spielberg … Il s'avéra que l'animal était un marcassin, isolé de sa horde, et rien ne vous permet de m'accuser d'avoir pensé à le cuisiner en civet, le préparer en terrine, ou le déguster en saucisson maison ! Ne pouvant stopper le véhicule, de peur de m'enliser dans la neige, je quittais l'animal à regret, et il s'éloigna progressivement, inéluctablement dans le miroir de mon rétroviseur. La petite ville de Cuers ne devait plus être très loin, désormais. Cuers, c'est la délivrance, le début de l'agglomération, le tronçon d'autoroute urbaine qui plonge sur Toulon. Je remis la radio, d'autant que la neige soudain, avait délaissé la chaussée. Radio Nostalgie passait Sugar baby love, un titre glam rock des Rubettes, un air gai et entraînant des années soixante-dix. Je braillai le refrain à tue-tête, comme un chant de victoire, une victoire sur les éléments et sur mes propres limites. Il m'aura fallu plus de deux heures pour effectuer un Marseille Toulon, au lieu de quarante-cinq minutes en temps normal!

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

C'est pas le Pérou ! p.20

Raining trip to Kilkenny p.33

Le labyrinthe où je me perds... p.34

LE LABYRINTHE DE L'EXIL

Air Nama

Le labyrinthe est un cheminement périlleux avec un but à atteindre. Comment ne pas appréhender cette errance incertaine ?
S'accrocher au fil du passé. A ce qui n'est déjà plus mais donne l'appui et les forces d'avancer. Cheminement, voyage, errance, itinérance... de fait la construction du récit prendra plusieurs branches, il faudra revenir, repartir et ne pas perdre le fil que j'espère solide.

J'ai l'exil en héritage, les migrations coulent dans mes veines et s'entremêlent. Ma mère nous a toujours dit "je suis russe-polonaise". Russe par mon père et polonaise par ma mère.

Je suis Mariana Bonet, fille de Ruben Pedro Bonet et d'Alicia Noémi Lelchuk, nés en Argentine.

Mon grand-père maternel, Salomon Lelchuk, est arrivé en Argentine de l'actuelle Biélorussie à l'âge de dix ou onze ans. Il a fait la traversée seul pour rejoindre sa sœur aînée arrivée quelques temps avant.
Fils cadet et unique garçon d'une lignée de cinq filles, ses parents l'appelèrent Salomon comme le roi.

En 1920 quand il embarqua pour l'Argentine, l'empire russe menait déjà depuis de nombreuses années une politique de persécution et d'exclusion des juifs. Les pogroms avaient commencé fin du XIX ème siècle. A cette époque, au fil de leurs errances, les juifs s'étaient installés dans l'ancien Duché de Pologne, territoire appelé aussi la Litvakie où ils jouissaient de lois de protection, leur permettant une certaine liberté d'exister.

Dans ce territoire aux franges de l'Empire Russe et regroupant les actuelles Ukraine, Lituanie, Biélorussie et une partie de la Pologne, ils ont vu peu à peu abolir leur droits pour ne subir que des interdictions. Interdit de se réunir, de posséder des biens, de louer des terres, d'exercer une profession. En 1920, la vie de mon grand-père à Minsk, Biélorussie, n'était plus tenable. Deux de ses sœurs partirent aux États-Unis. Si les autres membres de sa famille ont survécu à la révolution russe, certainement qu'ils sont morts dans les camps de concentration vingt ans après. Car 85 % des juifs de l'ancienne Litvakie ont été déportés.

Si un trait commun devait être identifié pour le peuple juif, ça serait l'exil, l'errance comme objectif de vie, cet arbre généalogique tend à le vérifier. Nous sommes tous des exilés et si pour l'instant nous maintenons une langue commune à la communication familiale, nos arrières grands-parents ne parlaient pas espagnol et mes enfants ou ceux de mes petits cousins exilés aux États-Unis, en Israël ou ailleurs non plus.

De la vie de Salomon à son arrivée en Argentine, on sait très peu, il a étudié médecine. Jeune médecin de village il a rencontré Luisa Kaplan, fille d'Aaron Kaplan et de Clara Mellibovsky.

Les familles Kaplan et Mellibovski sont arrivées en Argentina en 1895.
Los gauchos judios ont été installés en Argentine par le Baron Hirsch. Celui-ci, avait fait fortune au dix-neuvième siècle dans les chemins de fer et voyant la désolation de ses coreligionnaires Litvakes, il créa en 1891, la Jewish Colonization Association (JCA).
II acheta des centaines d'hectares au Nord de la province de Buenos Aires et créa les premières colonies agricoles juives.

Mon arrière-arrière-grand-père, Léon Mellibovski exploitait un champ de betteraves dans l'actuelle Ukraine. Sa terre et tous ses biens ont été saisis par application de la loi interdisant aux juifs de louer des terres agricoles.
Accueillis quelques temps dans une maison de leur ancien fermier, ils présentent leur candidature à la JCA. Après s'être engagés à ne plus revenir dans l'Empire Russe, ils embarquent pour l'Argentine : Léon Mellibovski, Rosa son épouse et leurs sept enfants.

La famille Kaplan effectue le même parcours depuis Pinsk une autre province de l'ancienne Litvakie.

Je téléphone à ma mère:
- Mami, pourquoi tu nous as toujours dit que tu étais polonaise par ta mère et russe par ton père ? Tu es russe, tes grands parents venaient d'Ukraine et de Biélorussie, tu es russe. Il n'y a aucun polonais.
Elle ne comprend pas. La seule explication que j'ai trouvée, est que les juifs arrivant de ce territoire indéfini, étaient appelés en Argentine "les russes-polonais". Ma mère a pensé toute sa vie qu'elle était moitié russe, moitié polonaise. C'est drôle.

Aaron Kaplan mon arrière grand-père, était gérant du fond communal d'une communauté agricole. Son frère Isaac dirigeait une colonie, le frère aîné de Clara une autre. C'est ainsi qu'ils ont du se rencontrer et se marier. Ils ont eu six enfants, quatre filles et deux garçons. Aaron est mort à quarante-sept ans d'une péritonite non soignée à temps. Ma grand-mère Luisa avait vingt-et-un ans. La famille est alors partie de la colonie et s'est installée aux alentours de Buenos Aires où ils ont ouvert une pension de famille. Chacun étudiait et travaillait. Le jeune médecin Salomon venu quelques jours en pension tomba amoureux de ma grand-mère et ils se marièrent en 1938, Luisa avait vingt-sept ans. Ils ont eu trois filles.

Salomon est décédé à l'âge de cinquante-trois ans d'une attaque cérébrale. Ma mère Alicia avait dix-huit ans, sa petite sœur trois ans.

A partir de là, Luisa a perdu l'enthousiasme des grandes réunions de familles auxquelles elle allait avec son époux tous les dimanches, s'entourant de la compagnie de ses sœurs proches et de quelques amies.

Alicia s'est mariée à vingt-et-un ans avec Ruben Bonet, le jour de sa majorité, le 7 juillet 1965. Juillet en Argentine, c'est l'hiver, pas du tout la saison des mariages, mais elle tenait au symbole. Ils se sont connus dans les réunions endiablées du parti. Ils étaient jeunes et voulaient changer le monde pour le rendre plus juste, plus humain.

Hernan mon frère aîné est né en décembre 1966, moi en avril 1968. Ruben, était petit fils d'émigrants espagnols. En reconstituant sa généalogie, je m'aperçois que ses parents sont tous les deux originaires d'un petit village de Catalogne, où ils mariaient tous entre cousins plus ou moins proches. Heureusement pour nous, mon père s'est acoquiné d'une "russe-polonaise".

Ruben était fils unique de Pedro Bonet et de Sara Farrando. Pedro est issu d'une lignée de Juan et Pedro. Son père s'appelait Juan, son grand-père Pedro, son arrière grand père Juan.

Je dis à mon fils: *« C'est drôle sur cinq générations, ils s'appellent un coup Juan, un coup Pedro.»*
Yoan me regarde et me dit :
- Et toi tu m'as appelé Juan, parce que Yoan c'est Juan.
Je réponds, je ne savais pas. Et le plus drôle c'est que Hernan a appelé son fils Yvan qui est aussi un dérivatif de Juan et son second s'appelle Gabriel Pierre.
Yoan me dit: « Je ne vais rien dire à mes enfants, on verra comment ils appellent leurs enfants. »

Ruben est décédé à l'âge de trente ans en 1972, assassiné par les militaires argentins. J'avais quatre ans. Ma mère a porté plainte. Nous sommes entrés dans la clandestinité. Nous déménagions tous les six mois et vivions sous le nom de Cacho, le nouvel époux de ma mère, le père de mon petit frère et ma petite sœur et celui qui est devenu mon père à partir de mes six ans. Il n'était plus question alors de réunions de famille, les voir aurait été les mettre en danger. Cependant, venaient à la maison de nouveaux "oncles" et "tantes", compagnons de parti de mes parents.

Luisa est décédée d'un cancer en 1974. Les sœurs de Mami se sont expatriées en Europe (Londres et Madrid).
En 1977, il était devenu impossible de rester en Argentine plus longtemps, les militaires vérifiaient les actes de naissance dans les écoles et les "oncles" et "tantes" tombaient par milliers. Nous avons demandé l'exil politique. La France, alors terre d'accueil, a accepté notre dossier.

De temps en temps, un membre de la famille dans son tour d'Europe s'arrêtait chez nous en visite. J'ai connu comme ça des cousins

qui vivaient l'un au Mexique, l'autre à Rome, des grandes tantes et grands oncles restés en Argentine, sans savoir qui ils, étaient. Comme dans une nébuleuse.

Début 2012, sans savoir le pourquoi du comment, d'où ça me vient et où ça va, je me passionne pour la généalogie familiale. J'apprends l'histoire liée à ces migrations. J'éclaircis mon ciel. Je découvre les liens de parenté entre les uns et les autres, je prends contact avec mes cousins éloignés, les embarque dans mon aventure avec émotion et tendresse.

Leur accueil est plus qu'enthousiaste; dans cette famille si nombreuse et si éparpillée, tous accueillent avec joie cet élan.
Je suis en contact avec des cousins en Argentine, en Israël, au Mexique, en Espagne, tous sont motivés et prennent à cœur les recherches. Notre arbre comporte déjà plus de trois cents personnes. J'ai récupéré plusieurs livres traitant de membres de la famille. Le musée des colonies en Argentine doit me transmettre des documents d'archives. On m'adresse des vieilles photos, des lettres écrites au début du siècle, des histoires des uns et des autres, des anecdotes.
Mon labyrinthe est rempli de joie, d'humour, les épreuves et tristesses de la vie aplatis sous une date et il ressort de ce cheminement un amour palpable, un bonheur partagé.

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Sur le chemin de la vie p.3
Le temps des salsifis p.4
Le voyage de la violence p.8

CLEPSYDRE

Henri-Pierre Rodriguez

Une campagne d'un presque bout du monde, une grande maison entourée d'un vaste terrain arboré dans le creux d'une vallée, un horizon barré par des croupes couvertes de forêts ; un isolement splendide, une bulle hors du temps.

C'est ici que l'instable que je suis, partagé entre trois maisons, qui rassurez-vous ont toutes poutres et chevrons, se retrouve régulièrement et autant qu'il le peut face à lui-même.
Paris et Marrakech ne dépaysent finalement que par la couleur du ciel et de la terre ainsi que par la singularité des us et coutumes, et encore, globalisation aidant, ces derniers tendent de plus en plus à s'unifier.

C'est seulement Charmes, ma retraite de l'est, là où la Champagne s'apprête à flirter avec les Vosges, qui me soustrait aux agitations citadines indifférenciées et me dit l'inanité des voyages qui ne sont, somme toute, que des déplacements.
Au-delà des cultures et des couleurs de la peau, avez-vous remarqué comme l'homme est toujours fondamentalement identique à lui-même?
Ici ou là les mêmes égoïsmes et les mêmes générosités se répartissent également.
De nombreux voyages dits lointains, entrepris pour obéir à cette inextinguible soif d'horizons nouveaux où tout serait différent m'ont appris l'indifférenciation des mondes.
Inexorablement les ailleurs deviennent des ici dès lors qu'ils sont atteints.
La fuite de soi est impossible.

Alors, c'est dans la solitude du temps figé de ma thébaïde que j'accomplis mes vrais voyages, voyages en moi ou en mes livres, voyages dans les immémoriales occupations de l'espace par mes arbres tellement vieux qu'ils semblent avoir oublié eux-mêmes le profond viol des profondeurs de la terre par leurs racines et l'éternelle prière de leurs bras multiples tendus vers les hauteurs du ciel.
Voyage autour du vaste étang qui me raconte la vie mystérieuse, animale et végétale, que recèlent les vases aux marcescences méphitiques et qui s'exhalent en éclats de rire de nymphéas aux pétales nacrés et doux comme la peau d'une épaule de femme.
Voyage au bout de l'horreur dit par le squelette de cette martre ou belette dont la mort a figé la lutte contre le prédateur qui mit fin à ses propres crimes de saigneur impitoyable dans l'immobilité terrifiée de ses griffes et de ses dents.
Voyage dans la candeur et la ruse des yeux de mes chiens qui me conduisent au cœur de mondes premiers où l'affection ou la demande, la joie ou la peur s'expriment par des attitudes plus loquaces que les paroles ; et moins traîtresses aussi.

La nuit venue, lorsque je suis seul, j’ai réussi à juguler les peurs ataviques de mon enfance, c’est à d’autres voyages fortuits ou suscités que m’invitent mes insomnies.

Une nuit comme une autre, mais seul.

Nuit au sommeil fragile.

Dans le lit de la maison de mon enfance transporté ici, avec d’autres objets et brimborions, suite au départ vers un autre voyage, définitif celui-là, de mes parents, après avoir fermé le livre en cours et éteint la lampe de chevet, je me laisse envelopper par le nébuleux halo d’étoupe sombre diffusé par la veilleuse allumée.
Espérant le sommeil, je goûte la quiétude protectrice de la *«chambre des iris»* dont les papiers peints auquel elle doit son nom, sont l’écrin des épaves du monde névrotique d’une enfance jamais vraiment morte bien que lointaine.
Soudain le temps est rythmé par un clapotis espacé et régulier, venu de je ne sais où, comme émanant des entrailles de la vaste maison.
Un robinet mal fermé? Je prête une oreille, l’autre restant inerte dans la torpeur de l’oreiller… Oui, ce doit être cela, l'origine du bruit est bien identifiée.
Il faudrait que je me lève et localise le lieu de la fuite, mais la maison est grande et ma panique du noir n’est pas abolie au point de m’autoriser à sortir de mon petit pré carré verrouillé.
Et puis, la régularité de la goutte qui heurte la porcelaine d'un lavabo ou d'une baignoire ou encore d'un évier, finit par me bercer, annihiler ma conscience et s'insinuer en moi.
J’abdique toute volonté, je lâche les amarres de la raison, et, me voilà embarqué pour le voyage immobile.

Je suppose que, de chaque coin de la maison, le bruit doit changer de musique, et aussi d'intensité; mon esprit se glisse dans la pénombre de l'escalier, monte vers le dernier étage où dans la fantasmagorie des rêves éveillés, les portes des chambres de part et d'autre du couloir central, sans avoir même à s'ouvrir, révèlent les pièces plongées dans la pénombre, inquiétantes et familières à la fois.

Toujours en pensée, je redescends, guidé par le goutte à goutte, au premier étage où les grandes chambres vides sont refermées sur les sommeils ou les lectures solitaires de la semaine passée.
Mon œil caresse les formes spectrales des lits, armoires et fauteuils, tous en même temps, comme si la léthargie et le rêve nous offraient l'ubiquité.
Habité par le son obsédant et ténu, irritant et solliciteur, je parcours rez-de-chaussée et sous-sol. Le tapis de la pièce favorite des chiens doit encore être imprégné de leur chaleureuse présence ; au salon, certainement, les roses d'il y a quinze jours doivent continuer à se momifier dans le vase à sec.

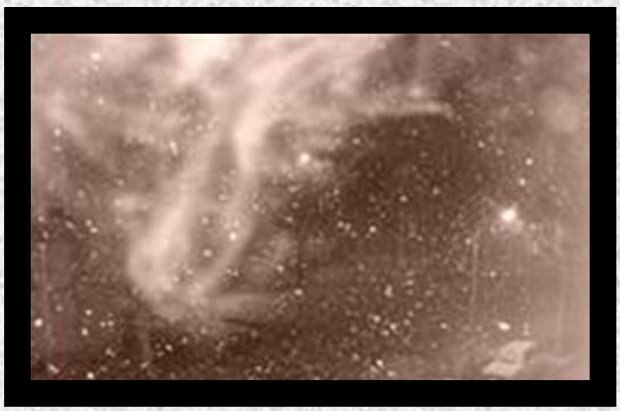
Que regardent les divers portraits maintenant que nous ne les regardons plus ?
Je deviens moi même goutte d'eau et m'aventure dans ce que je ne verrai jamais, les entrailles de la demeure : les tuyaux, anciens en plomb ou plus récents, moulés dans un "chépakoi" gris et laid, me conduisent à la fin de leur périple tellement secret dans une campagne où le tout à l'égout n'existe pas, jusqu'aux repaires chtoniens où la particule liquide sera définitivement digérée.

Les maisons secrètent des sons sui generis, ils sont sa respiration, sa digestion, son expression et ses témoignages. Craquements des parquets ou de certains meubles (et seulement certains), grignotements, couinements et courses de micro-habitants, insectes, lérots, chauve-souris, etc. ou d'autres vagabonds de la nuit évanescents et d'origine imprécise, bruissements d'airs injustifiés et autonomes, ouverture spontanée de telle horloge de parquet du vestibule qui a toujours posé la même énigme dans les avants et les avants d'avant.

Mystères que l'on n'a aucune envie d'élucider.

Bercé par l'incursion lancinante et la régularité de clepsydre de ce goutte à goutte dont l'origine ne m'intéresse plus, je me laisse gagner par un sommeil enfin apprivoisé, et aborde insensiblement vers les terres du rêve.

Mais ceci est un autre voyage…



Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :
Le labyrinthe de l'exil p.26
Le labyrinthe où je me perds... p.34
Libérez l'hippocampe ! p.37

[RAINING TRIP TO KILKENNY]

Lenilo

Old Irish Road. Le nom de la rue est éloquent. Chemin de boue imposant. Je suis debout, artères chaudes mais à bout. Mes chaussures blanches ont oublié leur originelle couleur, dur temps d'Irlande sévit dans mon cœur, imbibe une chevelure jadis belle.

Août humide, je doute, moins placide que de coutume, sur cette route ou je rêve de bitume. Je hume l'air, fume sans conviction une cigarette trempée des aériennes inondations. Je perçois au loin une accalmie, souffle sur les nuages sans cérémonie. Espoir fou d'un soir de boue, d'attirer le soleil mon esprit s'acharne. L'astre a sûrement mieux à faire que d'assécher une vieille route quelque part entre Cork et Kilkenny, autre chose à foutre que d'amener le délivrant enfer sur l'île, impuissant génie. Je porte mes jambes à bout de bras, histoire de sauver un peu d'étoffe, mon pantalon, sans forme désormais, boîte bien bas. Sinueuse route droite, pentue dans le mauvais sens, ou le bon je ne sais plus. Transe aquatique dans une vase terrestre loin d'être platonique, je danse transis loin de l'extase. Loin au moins, long chemin jusqu'à un endroit moins trempé. Chantez si vous le voulez, il ne peut pleuvoir plus et ce peut être un remède contre l'eau. Je suis quasiment sujet aux lois d'Archimède alors s'il vous plaît, chantez.

Comment Eau peut provoquer tant de fraîches souffrances, quand Eau nous compose ? Entité liquide étrange nous donne vie et semble parfois de mèche avec ceux qui veulent nous la prendre. S'impose contre ma peau, ose détremper mes guenilles, ne se rend même pas compte qu'elle rend le sol affamé. Sables mouvants d'Irlande sur la seule route qui me conduit où je veux aller. Je m'enfuis, réchappant à l'avalement à chaque fois, mon avancée se nomme Laborieuse.

Presque nuit sur le vil chemin menant au village. Dantesque pluie sur l'île aux Grands paysages, fait son charme et son arme, tant pis, je suis amoureux de la pluie.

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :

Sur le chemin de la vie p.3

Le labyrinthe de l'exil p.26

L'arbre effeuillé p.19

LE LABYRINTHE OÙ JE ME PERDS A LE VISAGE DE MA MERE

Sophie Lucide

29 février 2012
Mode: procrastination. Les bonnes résolutions du mois dernier ont déjà fait long feu et je ne suis pas loin de l'autodafé si tant est que j'aie le matériel ad hoc... Cette flagellation en bonne et due forme accomplie, me reste à rendre ma copie. Allumage de clope, longue bouffée qui n'occasionne même pas une toux salutaire, vidage de cendrier, histoire de me perdre encore quelques minutes dans ce dégoût lié à l'écriture...
Au-delà du titre, « Le labyrinthe où je me perds a le visage de ma mère », je n'avais pas été foutue d'en écrire davantage. Je le savais pourtant, que ce thème ne me réussirait pas. Autant évoquer les miroirs tant qu'on y est, et tous ces empêchements confondus à base de temps, de temps qui passe, de temps gagné, joué, perdu... Quelle poisse!
Ce début d'année de changement annoncé me file un de ces cafards à écorner un escargot de Bourgogne et je joue à ce jeu où l'on mise sur son oie dont on gave les autres sous prétexte de leur ouvrir les yeux. Je me fatigue toute seule, piètre désengagée que j'ai toujours été, m'ancrant à l'attachement d'un mot, d'une parole lancée...
Les choses de la vie vont encore tenter d'y donner un sens qui m'échappe de plus en plus. Mariage, naissance..., personne ne parlera d'enterrement pour ne pas heurter quelque âme sensible. Bizarre course contre un temps qui paraît suspendu tant il est répétitif, jalonné de gestes récurrents, y compris ceux qu'on pense les plus beaux, les plus rares, les plus jouissifs peut-être. Je dors de plus en plus, m'accomplis dans un long rêve que je retrouve chaque soir pour s'évaporer au matin en m'insufflant la dose de courage qui me fera commettre tous ces gestes quotidiens, renouer avec ce rôle de ménagère assise, debout, couchée... j'ai flirté de trop près avec cette idée complètement insensée d'écrire l'histoire d'une femme amoureuse d'un personnage qui vient la hanter chaque nuit et dont elle finira par succomber aux appels impérieux. Pas très original peut-être, mais si réel aussi. Cette femme qui, petit à petit s'éloigne de sa propre vie pour en écrire une autre, c'est une possibilité de moi qui m'effraie un peu et n'est-ce pas cela que je cherche dans tous mes labyrinthes ? Aller au bout d'une ficelle trouvée par hasard et aller voir où elle ne mènera nulle part?
Mais il reste ce truc, ce machin qui m'entrave. Cela fait trop longtemps que je me méprise de ne pas en venir à bout. Au fur et mesure de l'écriture, les pièces trop ressemblantes s'entassent et si j'ai enfin trouvé le sens que je cherchais, il ne me satisfait pas pour autant. Comme s'il se suffisait à lui-même, trop simpliste et fastidieux en même temps. Se retrouver dans une impasse, quoi de plus attendu dans un labyrinthe? Logique implacable et sans merci qui n'offre comme possibilité que faire demi-tour, revenir sur ses pas, changer de direction...

J’avais admis que j’écrivais pour garder ma mère en vie, que les mots inscris, noircis l’enveloppaient dans une gaine étanche et voici que ma protégée, mon héroïne contrariée rétorque à la cantonade (en ma présence s’il vous plaît) une sentence à son image: POUR CELA, IL FAUDRA QU’ELLE ATTENDE QUE JE SOIS MORTE!
Cela, c’est le livre que j’écris. Une chose encore informe sur laquelle j’ai construit une drôle de réputation de fille indigne, de voyeuriste misérabiliste. Un ordre qui vient bien tard tout de même et qui ne vise donc qu’à me saper le moral, et de ce point de vue, je peux dire que ma mère ne manque d’aucune ressource. Au point qu’elle me fait rire. Elle, c’est moi, celle à qui l’on a appris (mais à l’école) qu’on ne parlait pas à la troisième personne du singulier en présence du sujet. Cela faisait longtemps qu’elle n’avait pas évoqué sa mort imminente. Je suis émue de me sentir rajeunie, téléportée au temps où je prenais à la lettre tout ce qu’elle disait, y compris les âneries.
En début de mois, ma mère a fêté ses 82 ans. Son but étant d’amener le dernier de ses enfants à la majorité, elle se trouve en sursis depuis vingt ans tout rond. Quelle idée avons-nous eue de verser dans la reproduction! 16 petits enfants sont nés de ses huit marmots, un dix-septième attend et voici déjà que les arrières petits enfants réclament leur part d’un gâteau tellement émietté qu’il en est devenu immangeable.
J’ai passé ce mois pétrifiée. Me suis-je suffisamment consacrée aux miens pour me lover dans cet inconfort de comprendre ma mère? Ne suis-je pas en train de me planter gravement en perdant ce que j’ai de plus précieux? C’est tellement con aussi de se poser ce genre de questions où je m’embourbe, pauvre gourde!
Sa sœur ne l’a pas appelée pour cette occasion. De quatre ans son aînée, veuve comme elle depuis des années, elles ne se voient jamais. Sa sœur unique de 86 ans n’en a plus pour très longtemps, ma mère ne ressent-elle pas ce besoin impérieux de la voir? Pas de réponse. Elle ira pour l’enterrement car elle y sera forcée. Obligée par les convenances débiles qui ont régi sa vie mais aucun désir de toucher une peau flétrie mais qui respire, sentir une odeur où peut-être surgit un fade relent d’urine, entendre une voix affaiblie par une audition défaillante, rien de tout cela. Pour changer de sujet dérangeant, elle évoque à présent son ultime reproche. Personne ne l’a appelée le 25 janvier. Elle a passé seule cette sinistre journée. Le jour de la mort du père. Il y a 27 ans.
Près de 10 000 jours à agoniser dans les esprits orphelins mais une date à se remémorer, à ne pas oublier sous peine de froisser un peu plus sa veuve qui vieillit sans vraiment se rider, qui faiblit uniquement physiquement et n’hésitera pas à recenser les coupables ingrats qui ne se fendront pas d’un appel compatissant. Une date qui pue la mort tandis qu’il n’a jamais été si vivant que depuis qu’il n’est plus là. Et c’est celle-là qu’il faudrait « célébrer » ? Ce jour honni où il est passé seul de l’autre côté du rivage, sans personne à ses côtés, sans même une pensée…Un jour qu’on attendait presque comme une délivrance, un laissez-passer, un blanc-seing autorisant toutes les extravagances qu’aucun de ses enfants ne s’est empêché de vivre ?

Comment oublier ce formidable vent de liberté qui soudain a soufflé pour libérer les verrous qu'il s'agirait maintenant d'huiler avec méthode ? Mais quelle méthode ? En partant, il a emporté les quelques valeurs désuètes qui dictaient nos conduites. En restant, elles auraient fini par nous aliéner, pourquoi nous le cacher ? Il s'est effacé pour nous laisser le champ libre, à l'âge des possibles, comme par hasard ….
Je suppose qu'il n'y a rien de plus humain qu'apprivoiser ses morts, et le temps lisse si bien les imperfections, comme un allié perfide engluant nos mensonges, qu'il semble logique de dresser au défunt une statue de commandeur. Je ne jouerai pas cette comédie funèbre, à renfort de larmes artificielles programmées pour couler une fois l'an, arrosant la sale petite fleur du souvenir désinfecté.
Si je reste affectée c'est qu'en vieillissant, en m'approchant de cette date fatidique au-delà de laquelle mon ticket sera valable ou pas, je m'emploie à cultiver ses défauts, comme mes frères et sœur, même s'ils refusent de le reconnaître. Moi, je sais. Et j'éprouve même à présent une sorte de tendresse pour cette cruauté déployée alors qu'il déclinait.
Une stratégie improvisée qui perdure. Une stratégie fondée sur le néant. Rien à perdre, rien à gagner non plus. Rien à chercher, rien à trouver. Puisque la vie n'est rien pourquoi la mort serait quelque chose ? Tout ça ne rime à rien, vous voyez bien… Tout ce blanc comme une promesse de pureté me scie l'âme en durcissant mon cœur. Cette virginité des sentiments filiaux qu'il s'agirait de ne jamais remettre en question, par peur de quoi ? D'un purgatoire qui se profile alors que nous nous y empêtrons, un peu ridicule, non ?
« Tu chériras ton père et ta mère » : je me souviens bien à quel point ce commandement appris au catéchisme m'avait interloquée….De deux choses l'une : soit cet amour, comme le prétendait ma mère tandis que je l'interrogeais sur cette phrase mystérieuse, était une « évidence », alors à quoi bon le commander ? Soit, justement, il n'allait pas de soi donc il s'agirait de le « forcer » par cette injonction stupide.
27 ans plus tard, ai-je avancé d'un pouce ou suis-je toujours cette adolescente capable de disserter des heures sur une phrase sibylline ? Le mystère est entier, un roc que je ne peux tailler, sous peine que ce bloc d'émotion ne se fende alors même que je ne retiens dans mes mains jointes que quelques grains de sable, ou plutôt une poussière grasse composée de la chair de mon père qui n'en finit jamais de se dissoudre.

J'ai le terreau vivant et le désespoir sec.

***

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture :
Clepsydre ▶ p.30
Petit bout d'âme ▶ p.10
Le labyrinthe de l'exil ▶ p.26

LIBÉREZ L'HIPPOCAMPE!

EnfantdeNovembre

Depuis le jour où j'ai appris que mon cerveau couvait un hippocampe, je n'ai plus eu qu'un seul désir: le libérer de l'aquarium cerebellum dans lequel il était enfermé. Un hippocampe dans un aquarium devient triste et meurt. L'hippocampe est en voie d'extinction. Le mien n'aura pas eu ce triste sort de mourir de la captivité, de la surpêche ou de la destruction de son milieu. Il n'aura pas fini séché en étalage d'une boutique de souvenirs d'été à la ville close de Concarneau, où j'aime aller par ailleurs, en hiver. Mon hippocampe, il posera peut-être un jour aux côtés de celui de Puerto Vallarta, au Mexique, face au Pacifique à l'étincellant bleuté que contemple non loin John Huston, réalisateur de *"La nuit de l'iguane"*. Mon hippocampe, il aura préservé sa capacité d'homotypie et d'homochromie, et son désir vital de féconder propre à tout mâle.

J'ai ouvert les portes et les fenêtres, laissé coulé les fleuves et les rus par où il n'avait qu'à se laisser glisser pour rejoindre de nouveau son habitat aquatique. Sa liberté n'avait pas de prix. Je le pensais jusqu'à ce que je sentisse qu'en le laissant filer, je laissais s'échapper également des stocks de souvenirs qu'il contenait. Et une large zone d'ombre a depuis pris place, entre l'orage et l'arc-en-ciel...

Pour recouvrer la mémoire, avec ses failles et ses dédales, il m'aurait fallu retrouver l'hippocampe. Cela aurait impliqué une immersion totale qui me tentait. Une enquête en mer inconnue. Mais quelque part entre deux algues, devait opérer l'exquis poisson aux nageoires rayonnées, boîte magique à souvenirs aquatiques. En lui rendant sa liberté, je lui avais légué du même coup l'étendue des limbes labyrinthiques de mon passé, aux poussières ailées nimbées de trous curieux qu'illumine la perspective étoilée d'un clair de terre.

Eût-il été plus adéquat endroit pour abriter la caisse de résonnance? Non; c'était l'endroit rêvé, et je m'accomodais très bien de cette distanciation qui organisait dans l'espace du monde le positionnement exact des strates temporelles de mon vécu. Car alors que certaines précisions du souvenir nous accablent, on se frustre parfois de souvenirs vagues. Là, tout était limpide: ce qui devait m'échapper s'échappa, et aux alentours de l'empreinte en creux laissée par l'hippocampe dans mon cerveau perduraient les joyaux insubmersibles, qui gravitent autour du coeur...

Libérez l'hippocampe, libérez l'hippocampe
Laissez-le se faire algue plutôt qu'estampe
Libérez l'hippocampe, libérez l'hippocampe
Qu'il surfe sur la vague plutôt qu'en cul-de-lampe!

(impasse Tof')

LA PORCELAINE BLANCHE

Damien Bartolo

À une certaine époque pas trop lointaine où on n'avait pas d'argent en banque, sur un compte privé, on devait vraiment ressentir un malaise ou un sentiment de pauvreté (ce qui l'égale bien) lorsque le dernier billet du portefeuille avait filé au marcher de prunes du Lundi. Trois prunes ! Toute une semaine à tenir, mon dieu ! avec trois prunes... Mais on aurait tout aussi bien pu être le mardi, le mercredi ou le vendredi... car le temps ne comptait plus. L'échelle descendante serait bientôt tombée, cassée, sans barreaux et sans nul but à atteindre. Avec un compte en banque, on pouvait toujours supposer que l'argent serait là ; on pouvait toujours s'endetter - cela au nom du "Secours Social" ou de "l'Assistance Populaire". Mais non, ça n'existait pas. Alors, on était pauvre et démuni dès l'instant où on avait brûlé le dernier billet. Il y avait là, dans cette réalité d'hier, quelque chose de noble ; on ne pensait pas à être malhonnête parce qu'il n'y avait pas moyen... autre moyen que de descendre un échelon de l'échelle sociale pour se retrouver plus bas, plus nu, mais pas moins humain.
Bien sûr, il y avait les voleurs, les truands. Je crois que ça a toujours existé et que ça existera toujours. Mais notre petite dame, victime du devoir familial, n'aurait jamais songé à pouvoir basculer dans le clan adverse et maudit, même si cela eût été possible - elle avait encore toute sa tête - mais elle n'en n'était pas capable, tout simplement. Il fallait être un homme pour ça, au moins un homme, qu'elle pensait - Dieu merci! Elle préférait rester digne, honnête citoyenne, même si elle était sur la voie de l'exclusion ; pas d'obstination donc, mais de la fatalité, comme elle appelait ça « la fatalité ». Cette fatalité même qui l'avait touchée il y a sept ans quand son époux (qui travaillait encore) l'avait quitté pour une autre... tombe. Elle se sentait un peu responsable de ce départ. Il reposait au petit cimetière bordé des murs en pierre de sa propriété - "mon voisin est un cimetière, mes voisins sont des morts..." Son destin était simple et impossible à briser, parce que la vie ne lui avait pas souri.
Elle avait bien eu un enfant, un fils, mais celui-ci était mort avant d'avoir fait ses preuves et avant qu'elle ait pu en être fière, à la guerre. Dans une tranchée. Pourquoi ? Est-ce un crime d'être une femme simple de village ? Pourquoi n'ai-je pas eu de chance... Pourquoi cette fatalité s'acharnait-elle sur moi depuis, depuis toujours ?
C'est ainsi qu'elle s'enfonçait, se laissait glisser dans un tunnel noir mais sec, sans vie, sans lumière, pour sombrer à son tour dans le sommeil; sa nuit serait morte comme sa vie, silencieuse et solitaire à souhait.

Au matin, elle reprenait le dessus, La Vie - pas elle mais La Vie - mais pas très longtemps. Pas pour très longtemps. - "J'espère ! ça ne peux pas continuer comme ça, il faut se reprendre ou..."

C’était le petit matin et elle prenait une bonne petite résolution - “La première personne qui viendra, il faudra lui expliquer le malaise, tout lui dire - Au diable l’avarice puisque je n’ai plus rien ! Au diable la fatalité - Même si c’est le facteur. Mais le facteur, non, ça ne sera pas possible. Il travaille lui, a sa tournée à faire. Et il ne passe plus depuis longtemps, en outre - plus d’argent, plus de mari, plus d’enfant, plus de vie ; elle comprenait trop bien pourquoi on l’avait oubliée. *Même le facteur.* Pourtant, elle n’était pas vieille, le facteur l’aurait même trouvée attirante. Mais c’était les boîtes aux lettres qui l’attiraient, lui. Et après sa tournée, il était bien libre, mais elle était le cadet de ses soucis. Pas de facteur du tout. Est-il beau au moins ? Derrière son casque et ses sacoches... Elle ne pouvait pas savoir, répondre à cette question parce que... Un fantôme : c’est un fantôme, c’est ça. Voyons autrement, ailleurs.

Il était maintenant huit heures, le jour était bien levé, gris mais doux, heureusement ! Elle avait cueilli la dernière tomate du potager, et encore elle était verte et tellement petite ! Elle en avait même oublié de mettre du sel : je me néglige, je néglige tout ! Malgré tout, elle savait très bien où elle en était : accaparer la première personne qui se présenterait. Mais était-elle handicapée ? Ne pouvait-elle pas sortir, aller plus loin que son potager, vers la ville, la rue (car de l’autre côté c’était le cimetière, le néant. Non, elle refusait de sortir.

C’était peut-être suicidaire mais elle s’en foutait complètement. Elle voulait attendre, nourrir l’espoir... mais était-elle en état de voir venir ; était-ce raisonnable ? Non. Certes non. Elle en était arrivée au point de vouloir défier la fatalité, le destin. Et dans ce cas précis, il fallait s’interdire d’agir, d’aller vers, même si c’était peut-être plus simple, ça n’aurait pas été juste, encore une fois. Elle devait attendre, voir si la vie lui sourirait, et là elle prendrait sa chance ; se poserait en victime et dirait tout. Tout.
Une heure passa comme ça, sur le tas, ni rapidement ni lentement, une heure comme une heure, sans plus. Il était encore assez tôt pour voir beaucoup de monde, et le temps était gris-doux, *doux-gris tout gris...*, trop gris et trop doux pour vouloir s’arrêter en chemin, ou prévoir de faire “une visite”, une visite éclair. *Le médecin.* Cette idée lui était venue aussi vite qu’elle était repartie. D’abord elle était pas malade (seulement souffrante) et d’autre part elle aurait dû sortir, prendre son vélo, donner un coup de pompe aux vieux pneus... non. Elle se dit alors qu’un bon médecin honnête aurait pu passer la voir, seulement pour voir si tout allait bien. Mais elle savait qu’il ne viendrait pas la voir - du moins pas aujourd’hui. Alors elle oublia cette pensée et, la tête droite, se remis à guetter une âme par le carreau cassé de la cuisine.
Le portail. La sonnette : et si elle n’entendait pas la sonnette ; si elle était ailleurs quand... Elle resterait plantée devant son carreau comme une statue, ou un épouvantail ; elle avait bien dû se peigner au saut du lit mais elle avait l’impression d’avoir les

cheveux tout ébouriffés sur la tête - comme un épouvantail. Elle y porta la main, doucement, et tapota cette mousse blanche et légère, en s'écartant du carreau cassé pour se regarder dans un autre : "on dirait un *Greuze !* " et cela la rassura quelque peu. Elle semblait tout à fait normale, mais au fond d'elle si triste... Trop normale. Elle se dit que personne ne viendrait la voir aussi longtemps qu'elle serait là, visible et inutile, alors elle bougea.
Elle s'approcha de l'évier et remplit la bouilloire. Elle voulait apparemment oublier ce qu'elle faisait, le rôle qu'elle jouait, parce que la vie lui avait appris qu'il ne fallait pas être trop consciente en certaines circonstances. Se distraire pour oublier... son calvaire. Mais pas trop quand même pour ne pas perdre le fil... car elle ne voulait pas qu'on crut qu'elle jouait la comédie. Était-ce un crime de boire du thé à 9 H 15 du matin ? Celui qui penserait ça ne pourrait sûrement jamais l'aider. Jamais.

Il était 9 H 30 et elle avait bu son thé. Du moins la tasse était vide, et elle dû la renifler pour s'en convaincre. "Je deviens vieille, c'est affreux !" Le répit n'aura pas duré longtemps ; le temps d'un bon thé chaud au jasmin - "Si je recommençais et si j'en buvais un autre... ? J'en ai pas envie. C'est une vraie drogue qu'il te faudrait ma vieille, pure et dure, fatale..." Elle sursauta. *Quoi ? Qui est...*
- Ta gueule grand-mère ! Quoi ? Qu'est-ce...
- Et elle est sourde en plus ! LA FERME !
Elle sursauta encore et laissa échapper la tasse qui se brisa en deux sur le vieux carrelage à étoiles.
- Tu sais pourquoi les arbres sont beaux dans les villes ? demanda le mal *autru*. Il ne lui laissa pas le temps : c'est parce qu'ils sont toujours éclairés, même la nuit.
- Mais c'est artificiel, dit-elle, c'est pas naturel.
- Eh moi ! Est-ce que j'suis naturel ? Il avait presque crié.
- Si tu veux mon blé, dit-elle sans craintes, tu tombes mal. Je n'en ai plus... Elle ne continua pas, sachant que c'était vain de le convaincre. Pure perte de temps. Mais quelque chose la troublait. Le portail : comment avait-il pu entrer puisque... Elle le regarda de pied en cape, et ce qu'elle vit lui apporta la réponse : un grand gaillard, jeune et athlétique... il n'avait pas une tête à se laisser arrêter par un vulgaire portail. Cela l'énerva.
- Et voyez-vous ça ! Combien ça m'a coûté de le faire poser, les yeux de la tête ! Le petit employé à mi-temps de la Poste avait prétendu que c'était " pour sa sécurité " et qu'elle était " obligée d'accepter ". Obligée de payer pour sa sécurité - pour faire jouer les assurances en cas de vol - autant dire que c'était pour des prunes ! Elle n'avait pas vu le portail bouger et elle réalisa un peu tard que sa taille et son aspect neuf laissait à penser qu'elle avait des choses à protéger. Des choses de valeur. Des choses à voler. Elle dit : " Si vous voulez, vous pouvez prendre les meubles et la vaisselle, tout. Même les tapis d'Orient bigarré du salon. Mais, par pitié, laissez-moi la vie. Laissez-moi

vivre...”
Elle était calme, mais elle changea de ton quand elle entendit de la casse au salon : “ C’est du Gien ! Vous êtes fou ! En le revendant aux puces ou aux camelots, vous pourriez vous faire une petite fortune ! ARRÊTEZ !” Elle hurlait maintenant.
- Écoutez, ma p’tite dame, c’est pas avec des tasses ébréchées et des soupières d’une tonne que je vais m’offrir ce que je veux, vous comprenez ? Je ne suis pas un revendeur, moi, je ne suis pas intéressé, ni collectionneur, encore moins...
- Vous êtes... Vous êtes...
- Quoi ? (silence)
« J’ai dit quoi ? Qu’est-ce que vous en savez ce que je suis, vous ? Qu’est-ce que vous connaissez de ma vie ?
- Rien, rien...
- Hein ? Hurla-t-il, et il lâcha la soupière pour se faire mieux entendre.
- Je ne sais pas, je ne sais plus...
- Eh bien je vais vous le dire.
- Non. Ne vous donnez pas cette peine. Vous perdez votre temps précieux. Ne le gaspillez pas. *Ne gaspillez rien.* Je m’en fous de ce que vous êtes ; je sais déjà que vous êtes cam...”
L’intrus s’était arrêté de casser - de casser les pieds des morts et des meubles et les anses des tasses, les soupières, mais il n’était pas calmé, au contraire.
- Écoutez, dit la petite dame ; si j’avais eu de l’argent, je vous l’aurais donné depuis longtemps, car je tenais beaucoup à cette vaisselle. Je la tenais de l’héritage de mon mari avant qu’il ne parte lui aussi...
- Je m’en fous ! La ferme. Taisez-vous !
Il ne tutoyait plus, il vouvoyait. Qu’est-ce que ça signifie ?
- Je ne porterai pas plainte, je vous le jure, partez tout de suite et je ne dirai rien à personne. D’ailleurs... D’ailleurs je ne connais personne. Vous voyez, au fond du jardin, ce que c’est : c’est un cimetière. C’est la seule vue que j’ai et... Je ne sors plus.
L’idiot semblait écouter.
- ... Mais, reprit-elle, vous m’avez ouvert les yeux. Mais c’est trop tard...
- Sur quoi ? Comment...
- J’avais brûlé mon dernier billet hier au marché et je me demandais comment j’allais faire ? Eh bien, maintenant, je n’ai plus rien. Cette vaisselle...
Tous deux baissèrent la tête et leur regard balaya les morceaux de la porcelaine de Gien, blanche. Plus rien ne bougeait dans la pièce, ni ailleurs. Plus rien ne bougerait jamais pour eux, pour personne. Le temps s’était arrêté.

***

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture:
C'est pas le Pérou ! ▶ p.20
Mon labyrinthe ▶ p.42

MON LABYRINTHE

Aziyadé

Depuis quelques temps, j'y suis, en plein dedans pas de doute. J'ai du y pénétrer par mégarde, m'aventurer en sautillant et du coup je n'ai même pas appréhendé. Mais j'y suis. Parfois j'oublie mais rapidement il me rattrape. Il est possible même que ses parois soient tellement transparentes qu'elles disparaissent et me donnent une sensation d'espace infini, pourtant elles sont là et dirigent mes pas. A droite la joie à gauche le doute, je fonce dans l'euphorie, m'enfonce dans l'angoisse. Le labyrinthe de mes émotions délimite mon chemin de vie.

Depuis quand ? Je ne me souviens pas mais en y réfléchissant, dés mon premier cri ce sont elles qui m'ont permis d'avancer, de communiquer, de m'identifier. Avancer à l'aveugle dans cet espace inconnu, découvrir à chaque pas l'interaction, progresser à tâtons, me frotter aux émotions des autres pour découvrir les miennes. Certains les gardent dans leurs poches histoire de tirer sur le fil lentement, prudemment pour sentir le bon chemin... évidemment c'est être plutôt malin et ils sont de l'autre coté pendant que je me mange les murs les uns derrière les autres. Brrr j'entre dans le couloir du frisson à l'idée de trouver le fil, qu'y a-t-il en dehors ? Mes tours et mes détours me rassurent, j'y reviens parfois avec plaisir, j'ai appris à connaître les angles, reconnaître les cicatrices et les blessures pour en tirer les enseignements nécessaires et choisir tout à coup la porte jamais poussée. Et j'y suis prête. Cette excitation qui était auparavant fortement teintée de peur, de prise de risque et qui nécessitait du courage, est désormais une décision gonflée d'envie, de la joie de la découverte d'un bonheur nouveau. Parce que j'y suis préparée. Parce que j'avance et parce que la force lente avec laquelle je pousse la porte me permet de m'habituer à la lumière nouvelle. Oh bien sûr je me réveille certains matins avec le toit sur la tête, les palissades qui cachent la lumière et des tunnels interminables qui réduisent chacun de mes pas à une éternité... le soir est salvateur et le plexus devient lunaire. Pourtant la multitude de revêtements, les textures à l'infini se renouvellent chaque jour et mon labyrinthe me caresse de mille manières, m'enveloppe de mille senteurs et m'entraîne dans des espaces aux horizons si splendides qu'encore et encore je veux m'y perdre.

Un labyrinthe à horizons. Telle Alice au fond de soi, je grandis et rapetisse je crois. Au gré de mon cœur, au flot de mes veines, chaud-froid de mon sang qui me fait naviguer dessus dessous, si haut si bas que je ris quand parfois portée en apesanteur, je décide dans un piqué-posé de reprendre d'un joli pas cette entrée-là ou ce recoin pour renouveler mes terminaisons heureuses.

Mon labyrinthe me nourrit, me protège, m'instruit, m'embellit, m'accompagne, m'éclaire et dessine sur mon visage rides après rides la carte de mes émotions que mes enfants liront je l'espère

avec un regard éclairé. Elle les mènera dans des zones libres de leur propre labyrinthe et je pourrais alors pousser cette dernière porte immense et lourde avec force et lenteur.

E
t

s
o
n

f
i
l

d
'
A
i
r
.
.
.

La vie me regarde par les trous des serrures et me nargue à haute voix. Je relève la tête et souris pour avoir la force d'aimer, d'aimer encore, de vibrer, de faire des roulades, de m'emmêler le vibrato à l'espoir. L'Air discordant qui résonne dans ma tête maintient chacune des notes comme une corde à mon sac...oui oui sac, panier de cordes qui sent la campagne et dans lequel je pose de la roquette au milieu du bouquet, des mandarines à dégouliner... sac à dos, corde à nœuds, panier de crabes. Pique nique d'été dans labyrinthe saisonnier, semainier répété de nos airs fredonnés, calendrier des marées pour pêche au filet.

Ma prison choisie aux détours infinis, ne serait libre sans Air. Labyrinthe n'est plus rien si le fil est ta corde, si je file et m'accorde à ta voix qui chantonne comme un souffle de vie qui s'accroche à mes pores. Régénère bulle à bulle la circulation des globules, le trafic de sourires, la mafia de nos cœurs. Bulle qui m'élève, bulle qui m'enivre, passeuse de murailles creuse mes soupirs et huile mes rails pour que glisse chaque détour et dansent nos entrailles.

Je t'inspire à plein nez ma corde à oxygène, j'aime sur Ariane.
Ah ! Mon fil d'air.

***

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture:
C'est pas le Pérou ! p.20
Labyrinthe à quatre mains p.44

LABYRINTHE À QUATRE MAINS

A Lost Child & Cicero Melo

Comment briser ce verre d'absinthe,
si mon cœur est un labyrinthe?

Le labyrinthe de l'amour n'a pas de sortie.
Buvons, buvons, le reste de la vie!

Comme en un rêve le long des plinthes,
la nuit est notre labyrinthe...

Le labyrinthe est la beauté de nos désirs
Humons, humons ce qu'il reste à saisir!

Choisissez votre chemin pour poursuivre votre lecture:

Mon labyrinthe p.42

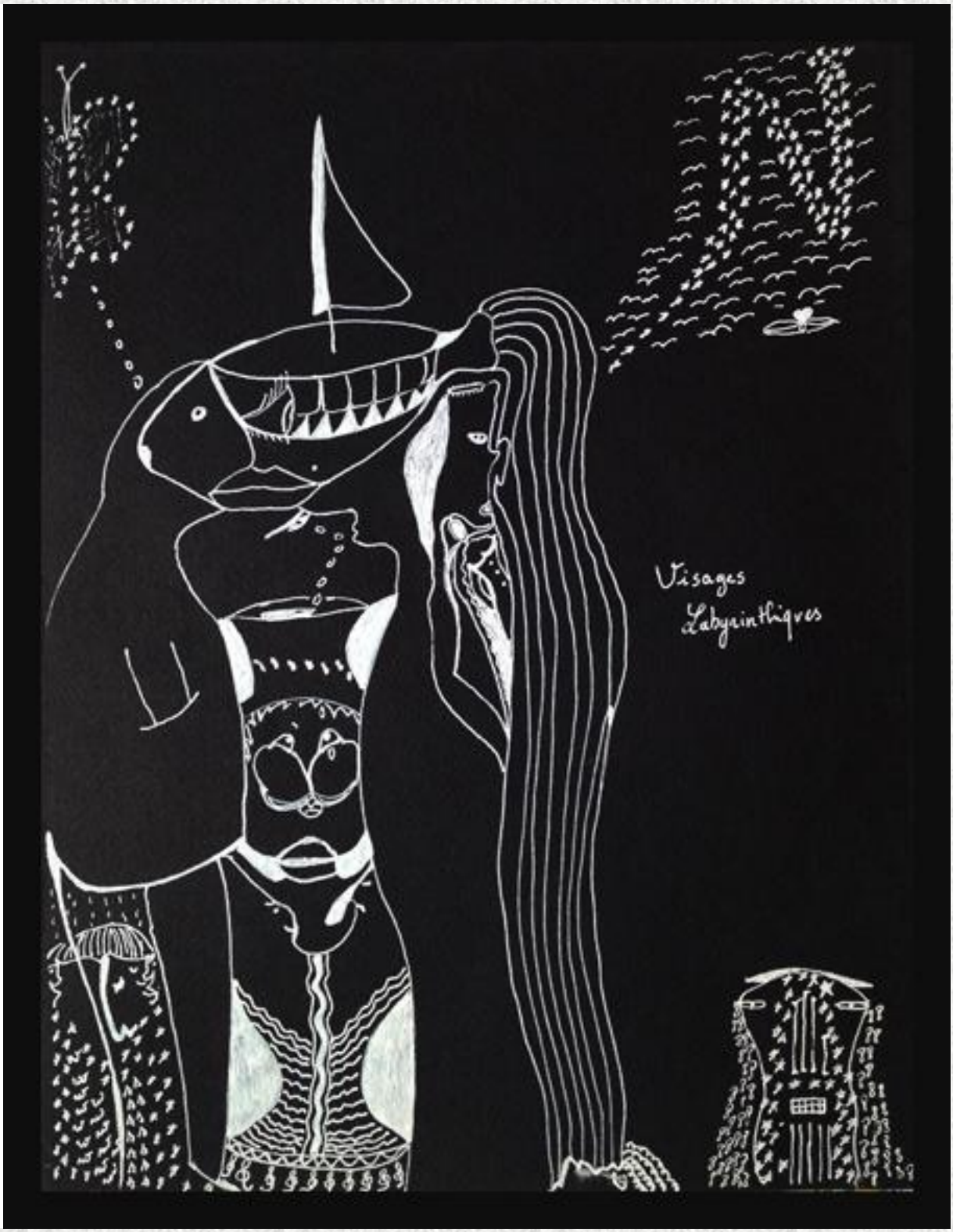
Petit bout d'âme p.10

Le labyrinthe de l'exil p.26

TABLE DES MATIÈRES

Itinéraire ▸ Jean Botquin page 2
Sur le chemin de la vie ▸ Souad Hajri page 3
Le temps des salsifis ▸ Phil Korrigan page 4
Le voyage de la violence ▸ Aganticus page 8
Petit bout d'âme ▸ Emmanuelle Ménard page 10
L'arbre effeuillé ▸ Dominique Montalieu page 19
C'est pas le Pérou ! ▸ Kaloup page 20
Errance sur les routes du Var... ▸ Denis Costa page 22
Le labyrinthe de l'exil ▸ Air Nama page 26
Clepsydre ▸ Henri-Pierre Rodriguez page 30
[Raining Trip to Kilkenny] ▸ Lenilo page 33
Le labyrinthe où je me perds... ▸ Sophie Lucide page 34
Libérez l'hippocampe ! ▸ Enfant de Novembre page 37
La porcelaine blanche ▸ Damien Bartolo page 38
Mon labyrinthe ▸ Aziyadé page 42
Labyrinthe à quatre mains ▸ A Lost Child & Cicero Melo page 45

Eva Feugère, « Carnets de 'voyages immobiles' », mars 2012


Visages
Labyrinthiques